

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS	
FRANCE	ÉTRANGER
Un an... 80 fr.	Un an... 115 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 60 fr.
Trois mois... 20 fr.	Trois mois... 30 fr.
Chèque postal L'entente 656-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

L'amour en liberté

Ecrire des livres sur l'amour ? Mais non ; le faire, tout simplement. Au diable les bouquins qui codifient l'amour. L'amour est libre, ou ce n'est plus l'amour. Et fichtre, la pauvre bête humaine n'a déjà pas beaucoup de libertés. Que celle-là lui reste, au moins ! Aimer à sa guise, et ne pas se soucier de morale, ni de règles. Chacun aime à sa manière, croit aimer, connaît un jour ou l'autre le mensonge, l'illusion, le dictame. Il y a bien des amours, il y a peu de « bel amour » et je n'ai point le goût pour les grands amours platoniques que prônent les littérateurs, philosophes ou poètes. Vieilles légendes enroulées, clichés dont les chansons, les films, les images nous saturaient : Types d'amants célèbres, les rengaines : Pétrarque et Laure, Héloïse et Abélard (celui-là, sapristi, eût des raisons de devenir anticlérical !) Héro et Léandre, Roméo et Juliette, ah ! la séquelle, ah ! la clique, ah ! comme on a lu, comme on a vu, comme ça finit par laisser indifférents ! Armand nous rappelait récemment, ici-même, les vers de Richépin :

L'amour qui me tient, l'amour qui me cuit...

Ce plat tonique dont le calamiteux, le gars-qui-a-mal-tourné, régalaient notre adolescence, l'amour bien chaud, bien rude et bien franc, des gueux, des nomades, des affranchis ! L'Académicien a monnayé cette poésie-là, et le triste bonhomme ne nous intéresse plus, depuis longtemps. Mais comme ils nous plaisaient, ces vers sonores !

« Devons-nous assouplir les liens du mariage », demande *Paris-Soir*, et c'est une enquête entre les enquêtes, divertissement offert en pâture aux flâneurs, car l'été octroie des loisirs. Des badauds font trempette et lorgnent des ouïsses, ouïsses blettes, commères exagérément mamelues ou grêles compagnonnes, fessiers plantureux ou navarrais petits derrières, jambes aux varices, jambes fuselées, fils de fer, bouts de jambes (quant au sadinet, si, dit la mégère !) Les plages allument les desirs des privés, raniment l'ardeur des assouplis, la bourgeoisie s'offre le médiocre festin de son été, ça paluque, ça marine, ça déshonore l'eau. Assouplir les liens du mariage ? Grave problème,

qu'ils disent. Rions ! Le bien de la société, le respect de l'individu, et autres fadaïses. Le mâle ne s'inquiète pas des convenances ni des solutions. Des frères-hommes empoignent les sœurs-femelles et l'antique lutte recommence... La polygamie ? On la pratique mais on ne l'avoue pas souvent. Distinguo, distinguo, bête Thomas Diafoirus ! Menées sous cape, sournos attouchements préliminaires et puis la culbute, en cachette, et le sale petit jeune homme de bonne famille engrosse la chère ingénue plus ou moins frélatée. Quand ça se passe entre eux, grand bien leur fasse, grand dam ou joli scandale qui alimentera les ragots, peu me chaut. Mais le petit jeune homme s'attaque aux pauvres petites filles de la campagne ou de l'office. Et ça fera de la viande malade, de la chair à souffrance.

— Aimer, Beauté, santé du véritable amour, que les flanelleuses ignorent toujours. La vaillante compagne, la librement choisie, la robuste camarade, qui se donne, en joie, dans l'allégresse d'un radieux été ! Les pisseurs de copie peuvent ergoter, disséquer. Les vrais amants se foutent des commentaires. Chacun aime comme il lui plaît. Et je ne songe qu'aux véritables amants, qu'aux libres amants de ce monde. Deux êtres sains, aux membres souples, à l'étreinte vengeresse ! Laissons l'amour dit platonique, l'amour des paperasses, des gloses, des palabres, du fin-de-fin, aux vieilles madames fanées et peinturlurées, aux messieurs rangés-dés-volures. Au lieu d'écrire « sur l'amour » combien est-il préférable de faire l'amour au soleil, sans éprouver le besoin de consacrer des volumes à cette féerie, la meilleure, la plus consolante des choses que nous sauvagardons, en cette époque convulsive ! La plus riche poésie est là, jolies filles, adolescents intacts, et l'amour est libre. Loin des villes, la fuite heureuse, l'illusion d'une liberté reconquise, ce triomphe. Et l'homme, des cigales ! Mais bran pour les codes et pour les dissections. Une bouche bien rouge s'écrase sous des lèvres impérieuses. On recommence la belle aventure ! Qu'importe si des poètes la galvaudent. Les vrais amants ont l'illusion superbe de recréer l'amour.

Marcel MILLET.

La reprise de l'offensive fasciste

D'Assises les combattants ont lancé ce mot d'ordre : « Nous voulons vivre en paix. »

De Rome, le Congrès National fasciste répond : « Nous voulons vivre dans le danger, par le fascisme. »

Le loup, sûr de lui-même, a jeté la peau d'agneau qu'il avait empruntée, après le scandaleux assassinat de Matteotti, pour redevenir loup. Le Congrès fasciste a parlé clairement. Aucune opposition ne doit être tolérée. Le parti doit diriger l'Etat, qui doit se considérer comme une forteresse prise à l'ennemi. Mussolini, repenti de ses amours avec les libéraux de droite, reprend son ancien langage de guerre. Le fascisme outrancier et robespierriste de Farinacci a vaincu. La guerre civile recommence et tous sont d'accord pour la seconde « vague d'assaut ».

Mais, malgré l'éloquence guerrière qui caractérise le Congrès fasciste, celui-ci nous donne l'exacte photographie de l'état de confusion, d'agitation et de déroute qui domine le « grand parti ». Dans l'espace de vingt-quatre heures on y est passé de l'hommage servile à l'égard du Roi « sans caractère » à la Constituante fasciste, laquelle, sans parler des raisons qui la rendent matériellement impossible, n'aurait pas le caractère de plébiscite populaire, car le fascisme n'incarne pas une force morale mais uniquement la force brutale de la matraque, du revolver et du fusil.

Et en fait le fascisme donne raison à cette thèse en reprenant son « activité guerrière » contre les individus désarmés, et nous devons aujourd'hui ajouter aux 156 morts que nous comptons durant les trois mois qui précéderont l'assassinat de Matteotti, d'autres cadavres encore.

Mardi 5 août à Genzano, près de Rome, une bande de fascistes se mit, vers les 23 heures, à vadrouiller à travers la ville, tirant au hasard de leurs pas. Un certain Buttaroni, père de famille, qui rentrait chez lui, fut atteint de deux coups de revolver et mourut peu après. Aucune arrestation. Parmi les agresseurs du malheureux se trouvait aussi le fasciste qui à Genzano encore, attaquait l'auto de l'Ambassade russe.

A Berjame, deux soldats de la Milice fasciste assaillirent à coups de matraque d'abord et de revolver ensuite un groupe de jeunes gens qui chantaient à voix basse « Bandiera Rossa ». L'un de ceux-ci, du nom de Membrini Alessandro, fut tué.

A Gènes, à l'occasion de l'inauguration de la pierre commémorative dédiée au chef

de section Martini de Carrara tombé au cours de la « prise de Gènes », les fascistes obligeaient les passants à s'arrêter et à se découvrir, en se servant de la matraque contre eux qui, par ignorance du fait, hésitaient à se découvrir.

A Castellamare Adriatico, le général de la milice Giannantonio, invite dans son bureau le correspondant du *Mondo*, organe milicien, le professeur Stella, et après l'avoir reçu, lui flanque un violent coup de pied dans le ventre, le jetant ensuite à la porte de son bureau.

A Intra, près de Turin, les fascistes violent les domiciles de « suspects », frappent et blessent Enrico Carnago et Pasquale Ferrio, ainsi que le fils d'un certain Mariggio, dans l'absence du père.

Quant à la saisie des journaux nous n'en parlons plus, parce qu'elle devient si fréquente, si habituelle, après le dernier décret sur la presse fait tout exprès pour empêcher la révélation des crimes fascistes, qu'elle ne trouve même plus place dans les « faits-divers ».

En une seule journée il y a eu deux morts, de nombreux blessés et... la menace de continuer jusqu'à en arriver à une Saint-Barthélemy pour la « grandeur de l'Italie » !

Et tout cela, on le comprend, ne nous surprend plus. En Italie cela fait un moment que la vie humaine n'a plus de valeur ; l'Etat fasciste, comme dit Mussolini, ne défend pas ses sujets, mais les attaque, les met hors-la-loi — et alors, Messieurs de la *Voce Repubblicana* pourquoi mandiez les Bonomini, hélas ! si peu nombreux ?

Pent-on d'ailleurs comparer Bonomini à Dumini ? La *Voce Repubblicana*, contrairement aux traditions historiques des républicains, avec un cynisme odieux qui ressemble à celui des fascistes, se plaît à injurier Bonomini tout comme Dumini. Mais Bonomini, Messieurs Natali et Cie, n'a pas agi pour le compte de la « Cetra del Viminale », protégée par Chigi et fournie par les affairistes du « *Corriere Italiano* », il n'a pas agi en vil sicaire, comme Dumini, mais, en idéaliste courageux, il a su ramasser tous les méfaits du fascisme : assassinats, incendies, agressions, et les jeter à la face de l'adversaire pour lui crier : Assez !

Que M. Natali et ses pareils ouvrent donc les yeux, l'esprit et surtout le cœur — s'ils en ont — et qu'ils ne continuent pas à nous donner des preuves de leur mauvaise foi républicaine !

Sauvons le "Libertaire" !

Plus que jamais il faut qu'il vive. Comment ! Nous aurions la lâcheté de le laisser disparaître au moment où le malheur s'abat sur les meilleurs des nôtres ? Cottin, Jeanne Morand, perdent la raison par les tortures du régime cellulaire. Bandit de Clemenceau, relis donc ta « mêlée sociale » !

Comment ! il n'y aurait plus de quotidien libertaire ? Ce ne serait qu'une fois par semaine que nous pourrions défendre nos martyrs, tous les malheureux emprisonnés. Allons donc ! c'est impossible !

Quoi, nous laisserions nos adversaires dénaturer notre pensée, et ce n'est que huit jours plus tard que nous pourrions riposter ? Non, non, cela ne sera pas !

Les anarchistes ne peuvent pas, sans se diminuer, laisser disparaître leur organe. Les syndicalistes révolutionnaires — les vrais — ne peuvent pas non plus se priver d'une tribune où, quotidiennement, ils peuvent dire toutes leurs pensées.

Ceux qui lisent le *Libertaire* et qui l'aiment ne le laisseront pas mourir pour une petite « question d'argent ».

Aout et septembre, deux mauvais mois à passer.

Allons donc pour un effort plus grand pendant cette période !

Nous avons versé notre « thune », versions en une deuxième pendant ces deux mois !

Si nous sommes incapables de ce petit effort, alors que d'autres ont sacrifié et sacrifieront encore leur vie pour notre idéal, c'est que nous sommes bons à latrerie !

..

C'est aux quinze mille lecteurs du *Libertaire* que je m'adresse, deux mille cinq cents seulement d'entre vous ont versé régulièrement leurs « thunes ». Et les autres, à quoi pensez-vous ?

Vous lisez régulièrement notre journal, c'est donc qu'il vous intéresse. Aussi, dorénavant, nous devons être cinq mille à verser notre thune, et le *Libertaire* sera sauvé.

TOUS LES ANARCHISTES doivent actuellement concentrer leurs efforts sur notre quotidien.

Ce n'est pas le moment de diviser nos forces.

Ce n'est pas le moment non plus de dresser des « chapelles concurrentes » à côté de l'organe de tous. Car le développement des « groupements voisins » est forcément subordonné à la vitalité du *Libertaire*.

Compagnons anarchistes et ouvriers syndicalistes : si le 20 août les 15.000 francs ne sont pas tombés, c'est le « *Libertaire* » qui le sera, et c'est vous qui l'aurez voulu !

P. LE MEILLOR.

La forêt en feu

Hier vers 13 h. 30, le feu se déclarait dans les pins entre Carrans et Lacanau, et, activé par un fort vent d'est, il détruisait une partie des propriétés de Lescat-Gory et Camade. Le sinistre augmenta d'intensité dans la nuit, dépassant le canal qui relie l'étang de Lacanau à celui de Carrans.

Ce matin, des hommes courageux, entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, engagèrent la lutte contre le feu le long du petit canal allant du grand canal à l'étang de Conseau, long de 2 kilomètres, et purent ainsi préserver la forêt de la grande montagne et la forêt domaniale.

Dans l'immense étendue qui fut la proie du sinistre, se trouvent des milliers de pins de 20 à 40 ans. Les dégâts sont considérables.

La grève des marins du Havre se poursuit avec succès

La grève commencée le 31 juillet au Havre, par les Inscrits Maritimes pour faire aboutir leurs revendications, revêt de jour en jour un caractère plus énergique. Les esclaves de la mer sont résolus cette fois à arracher de haute lutte aux grands requins et écumeurs de l'Océan, les salaires qui leur sont indispensables pour vivre.

La presse bourgeoise se plaint des violences auxquelles se livrent les grévistes pour défendre leur droit à l'existence.

Elle n'est pas encore arrivée à comprendre que tout cela est normal, que la lutte sociale et les formes qu'elle est parfois obligée de revêtir ont d'implacables nécessités. Car les parias du Travail, dans la dure lutte à laquelle ils sont acculés, n'ont pas toujours le choix des moyens, et souvent contre ceux qui n'ont pas de conscience de classe, qui n'ont pas le sentiment de leurs intérêts directs, il leur faut employer la violence révolutionnaire, laquelle est la seule arme de la guerre des classes.

Aussi les marins du Havre, sur lesquels passe en ouragan le grand souffle des batailles syndicales d'antan, malgré la police et les gendarmes, malgré toutes les forces de coercition gouvernementales et patronales, sauront conduire jusqu'à complète satisfaction le grand combat qu'ils ont livré au Comité central des Armateurs de France.

En dernière heure, nous recevons le tract et l'ordre du jour suivants que nous nous faisons un plaisir d'insérer.

UNION SYNDICALE DES MARINS DE FRANCE
(Syndicat unique du Havre)

Camarades Marins de toutes Spécialités,

Vous êtes partis en grève le 31 juillet 1924, contre le Comité Central des Armateurs de France, pour arracher les 5 francs d'augmentation de salaires par jour pour vous permettre de vivre et faire vivre vos familles.

La réaction capitaliste, voulant étouffer votre enthousiasme, calmer votre ardeur combative, avait fait arrêter, par l'intermédiaire d'un de ses plats valets, bon à tout faire pour mériter l'avancement en grade : le sieur Baudoin, Administrateur de la Marine au Havre, notre camarade Julien Henri, Secrétaire Général de l'Organisation Syndicale des Marins de toutes spécialités.

Devant un tel abus de pouvoir et d'arbitraire inqualifiable par la provocation qu'il révélait, vous avez accompli une démonstration dans la rue, qui par sa tenue, a produit un tel effet, que le soir même, jeudi 7 août, à 21 heures, notre camarade Julien était remis en liberté.

Camarades, vous venez d'obtenir une grande victoire morale, par votre énergie et votre ténacité, vous avez arraché votre secrétaire général des griffes capitalistes.

Une deuxième et bien plus grande victoire vous attend à bref délai si vous savez serrer les coudes comme vous l'avez fait jusqu'à présent.

Par votre fermeté et tenace attitude, vous sortirez vainqueurs de cette épreuve de la lutte des classes. Vous aurez les 5 francs par jour. Vous gagnerez la Bataille contre le Comité central des armateurs de France.

Votre cri : « Pour tous. Tous pour un, par la solidarité d'action. »

Vive la grève générale à outrance pour les cent sous d'augmentation !

ORDRE DU JOUR :

Les marins du commerce de toutes spécialités réunis le 9 août 1924, salle Franklin en meeting de grève. Après avoir entendu l'exposé de la situation générale faite par les membres du comité de grève.

Après avoir pris connaissance des résultats des différentes délégations, qui ont eu

lien dans la journée du 8 concernant l'ouverture de pourparlers avec les armateurs. Les inscrits maritimes et les agents du service à bord, prenant acte de la communication qui leur est faite par l'intermédiaire de leur secrétaire général, que M. le sous-secrétaire d'Etat de la marine marchande convoque messieurs les armateurs pour une réunion qui aura lieu le mercredi 13 août 1924 en vue d'examiner leurs revendications relativement à la demande d'augmentation de salaires de 5 francs par jour pour les hommes navigants et ayant plus de 18 ans et 3 francs par jour pour les jeunes gens au-dessous de 18 ans. Tout en faisant confiance dans la bonne volonté affirmée verbalement par M. Léon Meyer, sous-secrétaire d'Etat de la marine marchande, les marins estiment que rien, dans les promesses faites jusqu'à ce jour, ne permet d'augurer une solution rapide du conflit, de la part des armateurs.

Considérant qu'en raison de l'unanimité, affirmée aujourd'hui 9 août 1924, par plus de trois mille grévistes, qu'il y a lieu de continuer comme les jours précédents, la lutte sur le même terrain, pour arriver à une conclusion qui leur donne pleine et entière satisfaction sur leur cahier de revendications présentées par leurs lettres du 25 mars et réitérées le 22 juillet 1924 à messieurs les armateurs.

Font confiance et donnent mandat impératif à leur secrétaire général, en complet accord avec eux, pour, qu'accompagné d'une délégation à chaque entrevue, il défende leur point de vue professionnel ainsi posé, faisant confiance à leur Comité de grève se séparant aux cris de : Vive la solidarité corporative ; Vivent les cinq francs par jour.

Le Comité de grève.

LE FAIT DU JOUR

Hardi, le Havre !

Encore une fois, voici Le Havre à l'avant-garde du mouvement prolétarien.

Depuis 1922, le grand port avait, malgré la répression de la sanglante grève des métaux, maintenu haut et ferme le drapeau des revendications ouvrières. Le Syndicat des Métallurgistes, plus fort que jamais, affirmait au patronat du Comité des Forges que ni les coups de fusil, ni les coups sombres ne pouvaient rien contre la volonté d'émancipation des travailleurs.

Aujourd'hui, voici les marins et les dockers sur la brèche. Avec fougue et ne craignant pas d'avoir recours à l'action directe, ils s'attaquent à cette grande puissance du Havre : les armateurs.

Les navires sont immobilisés dans les bassins. Les quais ne connaissent plus l'activité du travail. La ville reprend l'aspect révolutionnaire de l'été de 1922. Et les bourgeois de Deauville recommencent à trembler.

Pourquoi cette force révolutionnaire qui ne se dément pas et qui s'intensifie chaque jour dans ce port ? C'est que les travailleurs du Havre ont su se préserver de la déprimante influence des politiciens. Là-bas l'Union locale, la Bourse du Travail trouvent leur activité dans l'indépendance économique. Le Syndicat des Marins secouant le joug des bolchevistes de la C. G. T. U. aussi bien que le bat des socialistes gouvernementaux de la C. G. T., s'est consolidé dans l'autonomie. Et le voici déjà dans la bataille.

Bravo Le Havre ! Hardi les inscrits ! Hardi les dockers !

Pris sur le vif

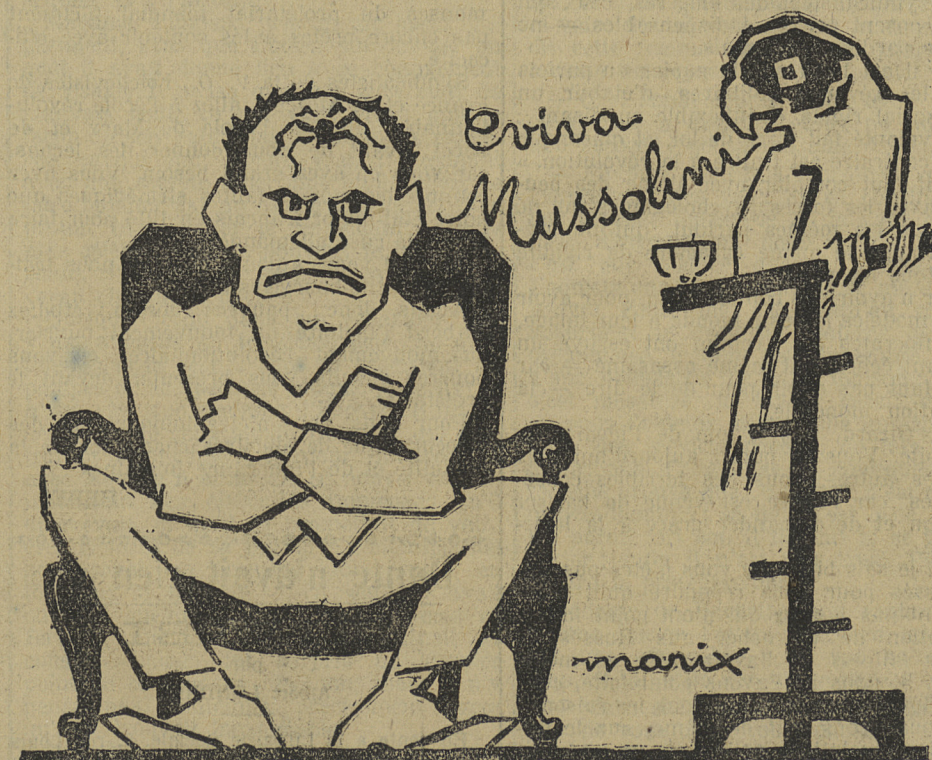
Dans la rue, un échafaudage démontable s'élevait jusqu'au troisième étage d'un immeuble, dix ouvriers, des curieux, en nombre vingt fois plus grand, un meuble lourd, peint en noir, sur un camion.

C'est un « coffre-fort » qui va prendre place dans une pièce du deuxième étage, occupée vraisemblablement par un commerçant d'argent.

Comme le vigneron met « son vin en bouteille », le Capitalisme a réalisé ce projet de mettre « le Travail des autres en « coffre-fort ».

L'un des curieux, mise ouvrière, paraissant observateur et quelque peu libéré de l'emprise capitalo-bourgeoise, dit à un voisin : « Si ce n'est pas dégoûtant ? Tout cela pour enfermer des papiers qui ont été volés légalement », et l'interpellé, esprit, lui, totalement libéré, de lui répondre : « Si ce n'était que pour mettre à l'abri des papiers même volés, cela n'aurait pas grande importance, dans une société fondée sur le vol, mais ce qui est plus grave et plus navrant, c'est que ces papiers, propriété légale de quelques voleurs « conscients et organisés », représentent le fruit du travail de milliers de travailleurs « inconscients et désorganisés » et qu'il suffirait d'un léger réveil de conscience et d'organisation de ceux-ci pour que tous les coffres-forts, contenant et contenu, soient ramenés à leur valeur réelle, c'est-à-dire : zéro.

Un Lecteur.



— Tout ce qui lui reste de popularité !

Les procédés communistes à la "Venie Populaire"

Il y a quelque temps, le *Libertaire* nous parlait de la « Venie Populaire », 33, rue Doudeauville. Dans cette coopérative, la tchêka était bien organisée, le personnel était mené durement. Cela se passait en ce temps sous la direction du politicien notoire Guibert.

Depuis que ce directeur-ingénieur, qui faisait le marchand de patates pour le compte du Parti Communiste, fut disgracié pour son incompétence ; la « Venie Populaire » vit revenir l'ancien chef du personnel Evrard, lumière moscovite méconnue pendant un certain temps, ayant été relégué à la succursale de l'« Indépendance », rue Duhamel. Ce grand chef revint, coiffé d'une auréole de martyr, apporter à la rue Doudeauville et surtout au personnel, les bienfaits de sa dictature qu'il allait sans tarder faire sentir.

Il commença d'abord à désorganiser le travail organisé par le précédent chef de personnel, lequel, sans peur d'être contredit, était à la hauteur de sa tâche. Evrard avait à exercer une sorte de petite vengeance contre ceux qui l'avaient remis en place rue Duhamel, sans s'occuper si la Coopérative allait en souffrir. Là n'était pas toute sa haine. Il avait surtout à se venger contre le personnel qui s'était solidarisé avec l'ancien directeur, chose que je ne veux pas juger. En moins de quinze jours, il mettait à la porte deux camarades femmes, dont une mère de deux enfants, qui ont la malencontreuse idée de dire quelques vérités à son chef de la succursale rue de la Chapelle : révolutionnaire de tout cran qui a dû se peindre en rouge pour rentrer à la « Venie Populaire », ancien gâlonné de chez Potin. « Encore un pur celui-là... »

L'autre camarade fut renvoyée aussi, immédiatement pour indiscipline dans l'exercice de ses fonctions. Pensez !... elle avait fait peser un kilo de pommes de terre destinée à son usage personnel par une autre employée que celle qui devait le faire, c'est ce qu'on appelle confiance dans cette Coopérative. Voici donc les motifs graves pour lesquels ces deux camarades furent mises à la porte.

Il n'est pas difficile de voir là d'autres raisons qui motivèrent leur renvoi. N'ayant abnégation plus à leur reprocher dans leur travail, les plus petits prétextes furent pris pour frapper ces deux hérétiques qui n'embrassaient pas la religion du saint père Lénine. Procédés patronaux qui me font penser à la société future que ces Benito-Bouffes-Tout qui prétendent nous imposer leur dictature au lendemain du Grand Soir, où le travail sera encore exploité dans les mêmes conditions que les bourgeois d'aujourd'hui l'exploitent, avec la seule différence que ce sera au nom du Proletariat. Pauvre Proletariat ! que de coups de brique tu recevras encore au nom de ta libération !

Comme elle sera grande la désillusion des camarades travailleurs qui suivent ces faux apôtres et qui auront tout fait pour mettre ces charlatans au pouvoir. Là, ils verront enfin clair, mais ce sera trop tard, la force des choses les poussera à s'unir avec nous pour balayer ces farceurs de la sociale, profiteurs de la classe ouvrière, dont on voit un aperçu dans la Russie soviétique.

Où, mes pauvres camarades, il faudra recommencer tant qu'il y aura un Etat. L'esclavage de l'homme par l'homme ne peut être aboli tant qu'il y aura des gouvernants, c'est incontestable. Et pourtant, il ne serait pas plus difficile, de faire la vraie révolution, celle qui apportera la libération totale des travailleurs qui ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

Ces réflexions m'ont fait oublier mon sujet sur lequel le Syndicat de l'Alimentation a son mot à dire. C'est donc à lui que je laisse la parole.

Louis BREDEL.

P.-S. — Je reviendrai dans un prochain article sur les rouages de cette Coopérative et sur les manifiants qui la dirigent. — L. E.

Non mais, mouche toi !

Puisqu'on n'a cessé, dans les organes acratés, de parler de Machin ou de Chose, commençons, aujourd'hui, à demander aux « purs » si les signataires de ce « manifeste patriotard » étaient des politiciens.

Et signalons que deux des signataires de cette prose sont, encore aujourd'hui, signataires des manifestes et membres du Comité de Défense des Emprisonnés en Russie : Marc Pierrot et Paul Reclus.

Quel crédit veut-on que la classe ouvrière accorde à de tels pantins ?

Ca c'est un passage d'une cochennerie écrite par le publiciste de la V. O., et servant de chapeau à la fameuse déclaration des seize.

Hein, ce saligaud qui se permet de faire de l'esprit — article de bazar — et pense mettre les Anarchistes dans une fausse situation en rappelant les faiblesses d'hommes qui furent des chefs, mais jamais des chefs. Faut-il lui rappeler à ce niais que cette engance n'existe pas dans les groupements anarchistes, et que les militants de l'Union Anarchiste n'aspirent même pas à devenir colonel honoraire des cosaques, alors que dans sa sphère ils en crévent tous d'envie ?

Pantin dis-tu ! Ah, mais tu as le nez sale, mouche-toi, puis, ensuite, ô domestique, cours essuyer celui de tes patrons — Mon-mousseau en particulier. Ensuite seulement tu pourras venir nous parler de pantins voulant diriger le prolétariat !

HENRIDE.

P. S. — L'échelier remet ça au sujet des grenouilles qui « coassent ».

Humblement je reconnais ma faute, la prochaine fois cela m'apprendra à prendre un dictionnaire lorsqu'il me prendra envie d'écrire un papier après ma journée de petit bourgeois chez un patron ! Ce sera aussi une leçon, car mon intention — je pense quelle était la bonne — était de les comparer à des cochons se gavant en grognant dans la bauge confédérale unitaire. — H.

LES COMMUNISTES UTOPISTES

L'Idéal et la Nécessité

Je viens de lire un article d'André Girard, dans la « Vie Ouvrière » du 8 août. J'ignore encore si l'auteur de cet article en a bien compris le sens avant de le faire publier, car dans les deux colonnes qui constituent une réponse à Bertoni, notre homme s'acharne, et cela de magistrale façon à démolir les théories bolchevistes. Il ne l'a sans doute pas fait exprès, parce que si l'organe de la rue Pelleport se met à assommer le « léninisme » ou plutôt le « lo-zovskysme », les vivres ne tarderont pas à lui être coupés.

Certes, je ne passerai pas mon temps à réfuter mot à mot, les pauvretés révolutionnaires, les arguments politiques et même bourgeois, que nous ressasse ce converti à la nouvelle religion orthodoxe qui illumine les cieux de la Sainte Russie, en attendant d'éclairer le firmament de notre Occident. Je me bornerai simplement à saisir les deux ou trois idées générales qui composent l'ensemble de ces bobards que nous fait dégueuster hebdomadairement cette vieille V. O., laquelle, pourtant, avait été fondée pour une autre besogne que celle qu'elle fait aujourd'hui. Hélas ! les années se suivent, mais ne se ressemblent pas, oh ! pas du tout.

Mais trêve de plaisanteries ! Nous disions donc — et cela est une thèse facilement défendable — que nous pouvons retourner aux bolcheviks leurs propres arguments, et leur prouver clair et limpide comme la démagogie qui coule du larynx de Cachin, qu'en prenant le pouvoir à un moment historique qui ne pouvait être le leur, puisque le gouvernement social-démocrate n'avait pu, en six mois seulement, montrer sa totale impuissance, ils condamneraient par avance les chances d'une révolution européenne. Je ne développerai pas cette thèse aujourd'hui ; je la conserve pour le jour où Girard osera me répondre — mais je n'éprouve aucune crainte, il se taira comme les autres, par peur de perdre pied sur un tel terrain où les grandes phrases et les insultes ne suffisent plus.

Girard avait consacré son article aux « anarchistes utopistes ». Certes, ceux-ci sont nombreux. Mais qu'ils se consolent ; ils sont encore dépassés dans leur utopie par les politiciens communistes qui ne s'aperçoivent de leur impuissance réalisatrice que le jour où ils ont à leur disposition tout l'appareil répressif et coercitif de l'Etat. Ah ce jour-là, le jour où il faut remplacer la démagogie par le savoir-faire, par quelque chose de positif, ils ne savent que dire : « Oui, notre tâche est difficile, nous sommes dominés par les nécessités économiques ; nous ne pouvons rien, nous sommes les jouets de forces invisibles, de puissances que nous ne connaissons pas, mais avec lesquelles il nous faut compter. Nous croyons pouvoir conduire ; nous sommes conduits à notre tour, et nous restons désarmés devant l'immensité prodigieuse de la vie. »

Combien de fois Lénine n'a-t-il pas prononcé de telles paroles ! C'est qu'au fond de lui-même, il reconnaissait l'erreur qu'il avait commise en chassant Kerenky du pouvoir ; c'est qu'il sentait qu'en démontrant à l'avance l'impuissance de la révolution, il briserait pour longtemps sur la surface de notre globe les tentatives de libération prolétarienne !

Et dire que ce sont ces gens-là qui nous accusent de trahison, qui nous reprochent de n'avoir pas fait la révolution. Pitié au ciel qu'ils n'aient jamais fait la leur ! Nous n'en serions pas où nous en sommes aujourd'hui ; nous n'aurions pas à subir le rire insultant de la bourgeoisie qui nous dit : Qu'avez-vous fait, sinon ce que nous avons fait nous-mêmes antérieurement ?

Où, nous ne serions pas dans la tragique impuissance que nous encerclent de toutes parts, le prolétariat ne serait pas ravagé par les haines et les divisions qui le meurtrissent et le livrent sans merci à l'exploitation capitaliste.

Car dans la formidable organisation sociale actuelle, malheur à la classe, malheur au prolétariat qui ne s'appuyant pas sur les immenses réserves constituées par les classes des autres pays, engagera le premier la bataille. Il sera écrasé, ainsi que les autres prolétariats qui n'auront pu prendre part à ce premier et redoutable choc.

Et c'est alors que le problème révolutionnaire se pose dans toute son ampleur. De même que pendant la guerre capitaliste, il n'appartenait pas à une armée de se jeter toute seule sur le groupe d'armées adverses, il n'appartenait à aucun prolétariat — fût-il russe ou ultra-révolutionnaire — de monter seul à l'assaut de la bourgeoisie internationale.

Nous avons donc le droit d'accuser de légèreté et d'insouciance, de leur mépris pour les vies humaines, les chefs bolcheviks qui ont lancé leurs troupes dans une mêlée générale alors que les réserves immenses du prolétariat mondial n'étaient pas encore prêtes à les soutenir avec efficacité.

Syndicalistes de la V. O., bolcheviks de France et de Moscou, allez à l'école révolutionnaire, allez à l'école de Marx et de Sorel, avant de nous donner des leçons, car vous en avez grand besoin. Vous avez commis les mêmes fautes stratégiques que notre état-major français en 1914 pour faire face à la ruée allemande.

Et c'est vous, aujourd'hui, qui nous traitez de petits-bourgeois !

Allons donc ! pauvres gosses, étudiez d'abord l'histoire du mouvement ouvrier, du mouvement révolutionnaire, et vous pourrez ensuite vous présenter devant le prolétariat.

Pour nous, vous n'êtes toujours que des farceurs, que de sinistres charlatans de la crédulité et de l'ignorance humaines.

HERES.

Dante n'avait rien vu

BIRIBI

par

Albert LONDRES

En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e). Prix : 7 fr. 50 franco ; recommandé : 8 fr. 35. Chèque postal M. Jouot 520-42.

Vaines formules

Comment s'étonner que tant d'êtres traversent la vie en aveugle, quand on voit la fameuse éducation morale de la jeunesse, plus en faveur que jamais ?

Sans douter de la personnalité de chaque individu, personnalité étouffée presque toujours, mais existante cependant, il est certain que les tendances sociales du début, influencent, quoi qu'on fasse, sur les pensées et les actions qui devraient être neuves et qui ne sont qu'une copie d'une mentalité précédente.

Il est inadmissible de donner à un être humain, une image de la Société dessinée selon l'opinion de l'éducateur, et de lui céder par contre le tableau exact de l'existence.

Il faudrait que chaque individu fut, au seuil de la vie, mis en présence de ce qui est, c'est-à-dire de ces deux points : d'abord, le passage sur la terre est limité, donc relatif, d'où le principe de l'égalité ; ensuite, il convient, entre ces deux extrêmes que sont la naissance et la mort, d'avoir quelques pensées et de faire quelques gestes.

Quiconque serait ainsi placé devant le problème de l'existence réduit à sa plus simple expression, se rendrait compte du premier coup qu'il est un atome en même temps qu'un Dieu de la machine humaine, et qu'il a, comme tel, l'impérieux devoir d'aller en avant, de dépasser la génération précédente en civilisation et en perfectionnement, en un mot d'évoluer selon la loi immuable de l'humanité ; devant cette compréhension de la vie, les lois sociales, et les principes d'autorité sont des restes de barbarisme, il n'en tiendra pas compte et les combattrait, s'ils se dressent en obstacles sur le chemin du renouvellement.

En arrivant-nous jamais à cela, quand des siècles entiers s'écouleraient, si nous conservons l'antique formule de la transmission des pensées et des opinions ? Comment notre génération ferait-elle un pas, si nous sommes soumis aux règles de la précédente ?

Bien des fous se croient sages, quand ils disent à de jeunes esprits : « Nous avons beaucoup vécu ; nous avons vu plusieurs régimes et dans toutes les révolutions, dans tout ce qui est arrivé enfin, nous avons puisé l'idée — vérité certaine ! — que c'est notre régime actuel, notre organisation présente, qui offre les plus sûres garanties de l'existence ».

Pauvres fous, je le répète ! Il se peut, et nous ne le discuterons même pas, qu'aujourd'hui vaille mieux qu'hier, mais demain ? L'ont-ils vu, ces philosophes moralisants ?

Est-ce que la loi de la nature n'implique pas un progrès assuré dans la marche des siècles ? N'est-il pas naturel, dans cette marche lente vers l'absolu, que chaque journée qui s'écoule apporte une parcelle de plus de vérité ? Mais si cela n'était pas, l'existence perdrait tout sens ; que pourraient espérer les générations futures ? Qui oserait avoir des enfants si l'on n'espérerait pour eux une vie plus clémentine et des moyens d'existence plus développés ?

Ces vérités, pourtant si simples, ne sont pas toujours acceptées, ou bien sont mal comprises et c'est là, le point faible qui empêche notre marche en avant.

Puisque l'éducation morale donne malheureusement à tous les jeunes cerveaux un enseignement rétrospectif et parfois un respect intense du passé, nous sommes obligés de faire appel aux évadés de cette prison, désuète par sa fallacieuse façon de regarder en arrière, mais dangereuse par sa théorie d'autoritarisme.

Il faut connaître les œuvres et les gestes du passé, afin de se rendre bien compte de l'évolution du monde et des pensées primitives, mais il ne faut pas s'arrêter au dernier feuillet du livre, il faut en ajouter un.

L'intérêt de cette façon de vivre n'est nullement abstrait, quoi qu'on puisse en penser, car si nous sommes intimement persuadés de l'amélioration certaine des conditions de l'existence, dans un temps plus ou moins long, il nous appartient de hâter ce moment, si nous voulons en jouir.

Le but de cette lutte, quoique d'une haute moralité, n'en est pas moins profondément humain ; en ébranlant les bases d'une société imposée, et tout à fait incompatible avec la dignité individuelle, nous préparons à coup sûr la route de nos descendants, qui sera mieux que la nôtre, bien tracée et unie, mais nous nous assurons, encore plus sûrement, d'avantages et de résultats, qui nous seraient inconnus, si notre vie demeurait passive.

Il faut, pour cela, bouleverser les formules de l'enseignement, mais c'est de nous-mêmes que nous devons attendre cette réforme, car il serait paradoxal de demander à des éducateurs, soumis à l'autorité gouvernementale, des paroles de vérité, et des élan de liberté.

Cette immense réorganisation de l'esprit humain demande des qualités tout à fait en désaccord avec celles qu'exige ce qu'on appelle valeur sociale ; être bon citoyen, signifie être esclave volontaire, de corps et d'esprit ; être homme doit vouloir dire être conscient et être libre.

D'aucuns passent leur existence à amasser péniblement, au prix d'un labeur acharné, la modique somme qui servira à l'établissement du fils ; et meurent sans avoir vécu, sans avoir fait un pas, sans avoir eu une pensée.

Les nullités qui passent ont cependant les mêmes droits que chacun et les mêmes armes surtout ; qu'en font-ils ? Ils les rabaisent au niveau si bas du propre but qu'ils se sont fixés ; en un mot, ils se servent d'une glaive pour poursuivre un insecte !

Cependant, ils ne sont pas tout à fait coupables, puisque ce sont toujours les fameuses formules d'éducation première qui sont en eux ; on leur a appris l'asservissement ; ils ne peuvent désirer la liberté ; on leur a donné le respect de la hiérarchie ; ils ne peuvent concevoir l'égalité ; on leur a affirmé comme juste le principe des maîtres arrogants et des serviteurs humbles ; ils ne peuvent admettre la fraternité !

Au travers de ces masses soumises, il faut passer pourtant, il faut que la parole et l'exemple entraînent les hésitants et fassent réfléchir les hostiles ; il faut enfin que la revendication humaine devienne si positive, qu'elle cause à la fois la chute des tyrans et la conversion des asservis volontaires !

René d'AXEL.

Nos Echos

Les sauvages volontaires

Les gazettes nous content qu'en 1878, des colons tentèrent de traverser le grand désert de Kolahari où règne actuellement le roi Sobélé. Les voyageurs, mourant de soif, acceptèrent l'hospitalité des indigènes et se mirent à travailler avec eux, faisant souche depuis. Les blancs et leurs descendants, suivant la coutume, devinrent esclaves du roi.

Une société de protection des bipèdes « civilisés » s'est unie de cette affaire et veut libérer les frères de couleur. Pensez donc, des blancs au service des noirs, c'est le renversement de la civilisation à la mode.

Mais les « esclaves » blancs, paraît-il, se trouvent très bien à Mélopolob et ne tiennent pas du tout à redevenir « civilisés ». L'exemple de la dernière guerre du droit et la préparation de la prochaine tuerie ne leur disent rien qui vaille. Dans le royaume de Kolahari, ils ignorent les impôts, la vie chère, le fascisme noir et rouge, le métropolitain et pour eux chaque coucher de soleil est un grand soir. Que leur faut-il de plus ?

©©©

Les remèdes du Mitron

Notre national « mitron » vient de sortir de son sac un remède épaulant pour résoudre la question de la main-d'œuvre étrangère. Il suffit en effet de créer un peu partout des bureaux de M.O.E., en les garnissant de fonctionnaires dûment appointés pour apprendre à l'ouvrier étranger quels sont les prix et les conditions du travail dans les régions où il s'expatrie. Ma foi, le remède vaut bien le bonhomme qui le propose ; et souhaitons qu'il soit appliqué sans tarder. Au lieu de lutter contre l'invasion de la main-d'œuvre étrangère, les ouvriers n'auront plus qu'à payer des cotisations pour nourrir toute une foule d'ouvriers d'occasion dont la mission sera de solutionner cette importante question. Ce sera déjà un résultat ; à défaut des corbeaux qui « coassent » sur les débris du mouvement syndical, et des grenouilles de la V.O. qui « coassent » sur le « croisement » des effectifs de l'I.S.R., nous aurons toujours le « croisement » des nourrissons des bureaux de M.O.E. avec les nourrissons de la Grange aliminaire.

Nul doute que ces croisements, ces croisements et aussi ces croisements hâteront la venue du Grand Soir, où tous les affamés de pouvoir, tous les faméliques qui aiguisent leurs crocs pour manger à pleine gueule dans le râtelier de l'Etat, pourront s'en donner à cœur joie et faire ripaille à la santé de la libération des prolétaires et de la disparition des propriétaires.

La Vie des Lettres

NOTULES :

GOUTTELETTES, Jean Baucumont (Ed. « Le Mouton Blanc »). — Le « haï-kaï » devient le poème préféré de quelques écrivains, il est d'un art difficile, mais l'émotion qu'il donne est de prix, lorsque la réussite est belle :

Mes deux mains en alle sur l'ovale de mes joues couvent ton visage.

ou encore :

Elle t'offre sa jeunesse ? Laisse-la mourir Le fruit vaut la fleur.

Les vingt derniers poèmes sont de cinq vers. C'est un bel artiste celui qui suit ainsi contenir son émoi et l'exprimer sans jamais être banal. Dites, reconnaissez-vous point l'atmosphère enclose en ces mots :

Monsieur le Curé s'éveille... Les lèvres sont dites ! Il attache ses chaussons cherche son bréviaire et va faire un petit tour...

AMES, L.-M. Charlois (Ed. « Monde Moderne »). — Des poètes sont morts. Un autre, qu'ils enchantèrent, s'agouille devant leur œuvre. Son admiration est telle que l'art et la pensée des crucifiés repaissent, par un miracle des vers. Et ce pèlerinage est ainsi une résurrection.

La BELLE SORCIERE, Jean Hytier (Ed. « Le Mouton Blanc »). — Jean Hytier est un disciple de Jules Romains. Il a de lui la concision, la profondeur, la puissance évocatrice, mais aussi un goût peut-être douteux dans le choix des images (cf. « L'Usine ronfle sur les dos couchés comme un gros homme »). Sa BELLE SORCIERE chante selon deux modes : celui nous vaut « Préludes », frais, aérés, que j'aime sans restriction ; « Plain-chant » — qui souffre d'être trop riche, trop cérébral — moins vivant et un peu monotone.

Roger BŒUFGRAS.

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA-COMIQUE. — 20 h. 30 : Manon.

GAITE-LYRIQUE. — 20 h. 45 : Les Vingt huit Jours de Clarette.

Drames Comedies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 20 h. 15 : Le Duel.

RENAISSANCE. — 21 heures : L'Entolée.

NOUVEL AMBIGU. — 20 h. 45 : Le Mystérieux Jimmy.

COMEDIE DES CHAMPS ELYSEES. — 21 heures : Knock ou le Triomphe de la Médecine.

Cabarets artistiques

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbesses). — A 21 heures : Les chansonniers Gen Robert, Dornano, Brubach, Line de Farbes et Louis Loral. Spectacle d'art et d'éducation.

LE PERCHOIR. — 21 heures : L'Antenne magique.

LA CHAUMIERE. — 21 heures : Spectacle varié.

LE PIERROT NOIR (11 rue Germain Proust).

— Dornano et les chansonniers.

LA VACHE ENRAGEE (4, place Constantin Pecqueur). — 20 h. 30 : Veillée d'art : Maurice Hallé et les chansonniers.

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

M. Herriot est retourné à Londres, emportant avec lui le secret des décisions prises lors du dernier conseil des ministres. La foule qui se nourrit de mots, n'en a pas moins été satisfaite du communiqué officiel qui lui fut offert et qui ne contenait absolument rien.

La presse de gauche, asservie au présent gouvernement, comme l'était celle de droite à celui d'hier, enregistre avec plaisir les succès populaires du président du conseil, acclamé par la masse des curieux qui assistent à toutes les arrivées et à tous les départs de monarques ou d'hommes du jour.

Mais, en fait, rien de positif ni de légitime cet enthousiasme ridicule de la foule aveugle. Qu'a fait M. Herriot depuis son avènement au pouvoir ? Sur le terrain international nous ignorions absolument tout des résultats de la conférence de Londres et l'on se contente de nous informer que les sous-ordres du président du conseil sont solidaires de leur maître.

Peu nous importe de savoir à quelle sauce nous serons mangés. Ce que nous voulons, c'est que rien n'est changé internationalement depuis le 11 mai dernier.

Sur le terrain national, aucune amélioration. La vie augmente chaque jour, les salaires ne se maintiennent que par l'action continue du prolétariat, mais ils ne s'élèvent pas, les nôtres sont toujours derrière les grilles et pour un homme de libéré, des centaines et des milliers attendent toujours. Mais M. Herriot est à Londres, il cuisine, et il se frotte de l'opinion des gens de cœur, puisqu'il a l'estime des imbéciles.

La légation bulgare à Paris dément les informations parues dans les journaux et déclare que la situation n'est nullement troublée, ni même inquiétante, et que la nouvelle de la proclamation de l'état de siège à Sofia est fautive.

Nous savons la valeur qu'il faut accorder aux notes officielles des ambassades, et nous savons aussi que le peuple bulgare souffre actuellement de l'oppression brutale du gouvernement.

Les démentis de la légation ne trompent personne. L'état de siège a bel et bien été proclamé, et c'est le régime de l'arbitraire qui règne en Bulgarie.

Esprons que ce ne sera pas pour longtemps et que le peuple se débarrassera bientôt de tous ces tyrans bottés qui veulent suivre l'exemple des Mussolini et des Primo de Rivera.

J. C.

Vaquier est mort

Dans l'angoisse Vaquier a vécu sa dernière nuit. A l'heure qu'il est il a cessé de vivre et depuis huit jours déjà il savait que sa mort était décidée pour le 12 au matin et que rien ne pouvait le sauver, sinon la rupture de la corde qui devait le pendre.

A quoi bon protester, élever la voix, clamer notre haine et notre rancoeur contre cette justice barbare, alors que nous n'avons pas le courage de mettre fin à ce régime de bestialité inique.

Les 50.000 Anglais qui ont signé la pétition en faveur de Vaquier et n'ont pas su ébranler le cœur du lord-chief justice, qui tenait entre ses mains la vie d'un homme, auraient peut-être eu plus de chance en essayant d'ébranler les murs de la prison, derrière lesquels un condamné, innocent peut-être, attendait pour être jeté en pâture à l'immense boucherie.

La presse anglaise s'est élevée contre l'exécution de Landru. Y a-t-il plus de preuves pour légitimer l'assassinat de Vaquier ?

Et puis pourquoi s'étonner ? Le « libre peuple d'Angleterre », a laissé mourir dans les geôles impériales l'héroïque maire de Cork, il a permis pendant des années l'enfermement de De Valera, il laisse assassiner des milliers et des milliers d'Indiens, comme nous laissons en France, s'éteindre les meilleurs d'entre nous dans les bagnes de M. Herriot. Alors ? La lâcheté du prolétariat anglais n'a d'égalé que celle du peuple républicain de France et devant l'avisement de tous, nous désespérons parfois de voir se réaliser une humanité meilleure. C'est triste et malheureux.

ALLEMAGNE

LUEDENDORFF

ET LA MANIFESTATION NATIONALISTE

Berlin, 10 août. — Des officiers nationalistes allemands avaient organisé une grande réunion pour célébrer le dixième anniversaire de la mobilisation allemande. Le général Ludendorff et l'amiral von Tirpitz devaient y prendre la parole, mais ils ne se présentèrent ni l'un ni l'autre. Se présenta de l'assemblée donna toutefois l'lecture de déclarations de Ludendorff qui contenaient entre autres des phrases antisémites et antichrétiennes ; le général Ludendorff disait aussi dans cet écrit que les Allemands sont des esclaves politiques dont le rapport Dawes veut faire aussi des esclaves économiques. Il ajoutait que la Société des Nations se trouve sous l'influence juive.

Lorsque le président donna lecture du passage des déclarations de Ludendorff concernant le drapeau noir, rouge et or de la République, le public cria : « C'est le drapeau des juifs ! »

Néanmoins il n'y eut pas d'incident.

Dans la presse nationaliste de Munich, Ludendorff a fait passer une note déclarant qu'un rhume l'avait empêché de prendre la parole à la réunion, et il ajoutait que tout le monde a bien le droit d'avoir un rhume. Toutes les autres raisons données pour expliquer son abstention seraient mensongères. Mais la presse démocratique fit observer que Ludendorff portait des lunettes bleues lorsqu'il parut en voyage à la fin de la guerre, et que pourtant il n'avait pas mal aux yeux.

Toujours des tamponnements

DEUX BLESSES

Un train de marchandises a été tamponné près de Fourmies, à la suite d'un erreur d'aiguillage, par un train allant à Hirson.

M. Gaston Triquet, 39 ans, chef du train tamponneur, a été grièvement blessé, ainsi que le garde-frein, M. Barent.

Six wagons du train de marchandises ont été renversés, et la locomotive défoncée.

Il est curieux de constater qu'il n'y a qu'en France que nous assistions à une telle épidémie d'accidents de chemin de fer.

Il est probable, sinon certain, que si l'on mettait le personnel indispensable à assurer la sécurité des voyageurs, il n'y aurait pas tant d'erreurs et par contre moins de victimes.

Il y a quelques milliers de révoqués qui attendent d'être réintégrés. Il n'y a qu'à leur rendre leur emploi et combler les cadres. Peut-être alors ne risquerions-nous pas notre vie chaque fois que nous sommes obligés de nous déplacer.

On retrouve une jeune fille dont on avait cru repêcher le cadavre

On découvrait dans la Loire, il y a quelques jours le cadavre d'une femme, qui fut reconnue par les époux Audibrand, de Chailly (Nièvre) comme celui de leur fille Eugénie. L'hypothèse du crime avait été admise par le Parquet. Mais, après de nouvelles recherches on vient de retrouver, à la ferme de Cougny, où elle travaillait, la vraie Eugénie Audibrand.

Et le cadavre repêché en Loire n'était autre que celui de Mlle Mabelle Wingrove, d'origine anglaise, qui se serait suicidée.

Combien de feux la police a-t-elle allumés au cours de ses recherches.

Combien de gens la police a-t-elle arrêtés sur la route pour le supposé assassinat de Mlle Wingrove ?

Voilà ce qu'il serait intéressant de savoir.

La terre tremble au Japon

Tokio, 11 août. — Samedi soir, une forte secousse sismique a été ressentie à Hojo et à Tatyama, dans la province d'Awa. Aucun dommage n'a été signalé.

La secousse a été légèrement ressentie à Tokio.

Les beautés du militarisme

Les dernières nouvelles nous apprennent que le conseil de guerre de Strasbourg vient de condamner à cinq ans de réclusion et... à la dégradation militaire un jeune hussard qui avait commis le crime impardonnable de voler !

Voler qui ? Voler quoi ? Une paire d'éperons et une brosse de chiendent !...

Cinq ans de réclusion pour une brosse et deux éperons, pendant que des généraux assassins à la conscience lourdement chargée jouissent béatement d'une large liberté, entourés d'honneurs et de rétributions grasses, en compensation probable des méfaits commis.

Cinq ans de réclusion pendant que nos élites galonnées ont su profiter de leur emploi pour s'approprier par des moyens plus ou moins détournés de véritables fortunes dont ils profitent en tout repos et sans crainte possible de contestation.

Beauté d'un militarisme qui vous commande le vol par le fameux système D, toujours à l'ordre du jour, et vous envoie en prison une fois le fait accompli.

Beauté de la discipline, qui commande ce qu'elle défend et défend ce qu'elle commande !

Mais pour ce jeune inconnu dont le hasard nous fait connaître l'histoire, il ne peut se faire que les conseils de guerre commettent ce nouveau crime.

Nous allons tout tenter pour retirer de leurs griffes ce pauvre gamin dont la faute actuelle (si faute il y a) est la conséquence directe de l'atmosphère dans laquelle il vivait et dont il est lui-même la victime.

LEURS DIVIDENDES

RENVERSEES PAR UN TRAIN

Epinal, 11 août. — Ce soir, à 17 heures, à Châtel, près d'Epinal, deux employés, MM. Peureux et Cunin, étaient occupés à la réparation de la voie. Pour éviter un train de marchandises, ils traversèrent les rails au moment où arrivait, en sens inverse, un train de voyageurs. Les deux employés, happés par la locomotive, furent très grièvement blessés.

CHUTES MORTELLES

Gabriel Lorient, âgé de 45 ans et travaillant comme plombier à l'hôpital St-Antoine est tombé d'une échelle sur laquelle il travaillait et est mort sur le coup.

Alexandre Peugeot, 32, maçon, demeurant, 140, rue du Mont-Cenis est tombé du troisième étage d'un immeuble sis 38, avenue Gabriel.

La mort a été instantanée.

Les bénéfices des Sociétés d'électricité

Voici quelques bilans de 1923 :

Energie électrique du littoral méditerranéen (capital, 125 millions). — Bénéfices, 12.080.750 fr. ; dividende, 37 fr. 50 par action.

Constructions électriques de France. — 6.755.816 fr. de bénéfices.

Eclairage et Force par l'Electricité à Paris. — Bénéfices nets, 1.347.085 fr.

Est-Lumière. — 10.845.217 fr. en 1923, contre 4.391.351 en 1922.

Parisienne de Distribution d'Electricité. — Bénéfices, 27.800.259 fr. 45.

L'Electricité Lille-Roubaix-Tourcoing. — Bénéfices, 1.874.338 fr.

Lorraine d'Electricité. — 9.554.597 fr. de bénéfices.

Nantaise d'Eclairage et de Force par l'Electricité. — 7.282.884 fr. de bénéfices.

Ouest-Lumière. — Bénéfices en 1923, 9.972.824, contre 6.894.559 fr. en 1922.

Le Triphasé. — Bénéfices, 12.068.020 fr. en 1923, contre 2.465.022 fr. l'année précédente.

Union d'Electricité. — 13.829.429 fr. de bénéfices nets.

Compagnie Générale de Télégraphie Sans Fil. — 5.597.233 fr. de bénéfices.

Forges et Ateliers de Constructions Electriques de Jeumont. — 11.099.603 fr. de bénéfices.

Energie Electrique du Nord de la France. — Bénéfices, 5.513.096 fr.

— Il était pharmacien.

— J'étais bien sûr, ma chère amie, que tout Paris ne pouvait se moquer d'une femme que j'adopte. Je ne me soucie pas de voir venir ici des plaisants enchanter de me trouver avec le fils d'un apothicaire ; si vous m'en croyez, nous nous en irons ensemble, et à l'instant.

Madame d'Espard prit un air assez impertinent, sans que Lucien pût deviner en quoi il avait donné lieu à ce changement de visage. Il pensa que son gilet était de mauvais goût, ce qui était vrai ; que la façon de son habit était d'une mode exagérée, ce qui était encore vrai. Il reconnut avec une secrète amertume qu'il fallait se faire habiller par un habile tailleur, et il se promit bien d'aller le lendemain chez le plus célèbre, afin de pouvoir, le lundi prochain, rivaliser avec les hommes qu'il trouvait chez la marquise.

Quoique perdu dans ses réflexions, ses yeux, attentifs au troisième acte, ne quittaient pas la scène. Tout en regardant les pompes de ce spectacle unique, il se livrait à son rêve sur madame d'Espard. Il fut au-dessus de cette subite froideur, qui contrariait étrangement l'ardeur intellectuelle avec laquelle il attaqua ce nouvel amour, insouciant des difficultés immenses qu'il apercevait, et qu'il se promettait de vaincre. Il sortit de sa profonde contemplation pour revoir sa nouvelle idole ; mais, en tournant la tête, il se vit seul ; il avait entendu quelque léger bruit, la porte se fermait, madame d'Espard entraînait sa cousine. Lucien fut surpris au dernier point de ce brusque abandon, mais il n'y pensa pas longtemps, précisément parce qu'il le trouvait inexplicable.

Quand les deux femmes furent montées dans leur voiture et qu'elle roula par la rue de Richelieu vers le faubourg Saint-

En lisant les autres...

Autour du Congrès de l'Enseignement

On connaît maintenant l'opinion des instituteurs sur cette question. 13.000 socialistes prétendent remplacer, à l'école primaire, l'histoire de France par celle de l'humanité ; 70.000 syndicalistes y aspirent. Et des deux parts, mêmes sophismes révélaient, hélas ! une mentalité analogue.

A quel point le sens de la relativité fait défaut à ce personnel, ou du moins aux fortes têtes qui l'entraînent, le Congrès de Lyon vient de le mettre en pleine lumière. Avant-hier, un orateur fut salué d'une ovation pour avoir proclamé que l'histoire, étant une science complexe, fourmille d'erreurs qu'on ne saurait apprendre à des enfants. Ce maître, assurément, n'entend la vérité que sous la forme d'un théorème et ne s'est pas demandé un seul instant si notre histoire, dans ses grandes lignes, n'offre pas des faits assez certains pour être présentés utilement aux écoliers. Il n'a pas davantage fait réflexion que l'ignorance totale est singulièrement plus dommageable que les connaissances limitées. Le plus sûr moyen de fausser les esprits, en effet, c'est de creuser un grand trou dans le passé ; et de braver les générations nouvelles de l'illusion qu'elles sont tout, parce qu'avant elles il n'y a rien. Par conséquent, c'est fausser la vérité pédagogique que de conclure de quelques solides réponses d'étourdis ou de paresseux à l'impossibilité pour l'enfance de rien comprendre à l'enseignement historique. Au cours élémentaire, faire revivre les grandes figures, au cours moyen les principaux états sociaux : féodalité, mouvement d'émancipation communale, constitution de l'unité territoriale, monarchie absolue, Révolution, etc., rien de tout cela ne passe l'intelligence de l'âge scolaire. Et si l'arrive que la classe n'y voie goutte, il n'en faut peut-être pas imputer la faute à l'histoire.

Ca ne fait pas de tout plaisir à la bourgeoisie, que les instituteurs se mettent à enseigner l'histoire des classes. Pourtant, il y a assez longtemps qu'elle nous bourle la crâne elle-même avec sa propre histoire. Pourquoi n'en ferions-nous pas autant de notre côté ? Cette nouvelle méthode vaudrait toujours bien autant que celle qui consiste à nous apprendre que saint Louis est mort de la peste et que la bataille de Crécy eut lieu en 1341.

Au sujet d'un livre

Dans l'Intransigeant, Emile Poirier fait l'analyse d'un livre d'Oswald Spengler : le *Déclin de la Culture occidentale*.

Pour Oswald Spengler, il n'existe que deux grands faits primordiaux : le Sang, la Race qui déterminent la lutte pour la Puissance. Donc, un organisme entraîné et toujours tendu pour l'attaque et pour la défense, voilà ce qui importe à l'individu comme à une société déterminée, voilà sur quoi il doit compter pour « courir sa chance » dans l'arène du monde. Selon lui, l'histoire, que cela fut juste ou non d'après la conscience, a toujours enregistré le triomphe de la vie la plus forte, la plus pleine, la plus sûre d'elle-même : la Puissance et la Race ont, en tous temps, eu raison de la justice rêvée par certains hommes. Car la vie est la donnée première et dernière, le flux continu qui sous une forme microcosmique, et devant elle seule et ses hautes manifestations : la Race et la Volonté de Puissance, tout ce que l'humanité s'acharne à organiser dans ses sphères spirituelles, s'évanouit un jour ou l'autre, fatalement.

Partant de cette conception, Oswald Spengler prophétise, après s'être inscrit en faux contre les progrès du savoir, de la raison pour l'édification d'un ordre de choses plus stable, plus juste dans les sociétés humaines, il affirme que notre civilisation, en pleine sénilité, est prête à s'effondrer dans une suite de cataclysmes dont la guerre de 1914 n'était que le commencement.

Voilà au moins une théorie qui se rapproche beaucoup de celle du syndicalisme révolutionnaire. Le sang, la race, la volonté de puissance, on retrouve dans ces formules l'image de la guerre des classes. Ah ! si les politiciens n'avaient pas gaulardisé l'idée révolutionnaire, l'idée de classe du syndicalisme, nous pourrions aujourd'hui nous dresser devant l'histoire avec le sang, la volonté et la toute-puissance du travail, et nous servir à notre tour des grandes forces qui mènent le monde.

morts, à jamais. C'est bien, en effet, le déclin de l'Occident !

Il faut évacuer la Ruhr

De Georges Ponsot, dans l'Ere nouvelle :

Quand les matamores de la presse nationaliste conseillent à Herriot de se dresser contre tous les délégués des nations alliées en leur disant : « M. Poincaré a conquis la Ruhr, j'y suis, j'y reste », ils sont bien tranquilles dans leurs bureaux se moquant du monde entier et tout qu'ils disent.

Que la France fasse faillite, que son franc

roule dans les sous-marques-papier, que l'Américain et l'Américain se relèvent de l'Entente cordiale, peu leur chaut, ils alignent des phrases chauvines pour flatter leur clientèle de Deauville qui, comme chacun sait, n'admet point le méteque en sa compagnie.

Et pourtant, le compte est clair. Toutes les puissances refusent de reconnaître, aux termes mêmes du traité de Versailles, l'occupation de la Ruhr. Point de paix, si nous demeurons l'arme à la bretelle, en Rhénanie. Et le peuple français crie : « Vive la paix ! »

C'est une question de sécurité, gratuitement ils sur leur papier.

Occupation de la Ruhr était une prise de gage pour assurer le recouvrement des réparations. Telle était la thèse poincariste. Le plan Dawes accepté, et mis en exécution, tombe le principe de l'occupation.

Le contrôle militaire en Allemagne et le désarmement du Reich ne présentent aucun rapport avec l'affaire de la Ruhr.

Edouard Herriot, raisonne bien. Il fait la Paix. Remercions-le. Il est Européen. Qu'il soit félicité pour son intelligence.

Le nationaliste est un être qui vit avec des chiens, des tambours et des boys-scouts. Il refuse son pays au son d'une musique militaire. Mettons-lui sous les yeux cette phrase de Jean Jaurès, sans espoir qu'il la comprenne : « Aujourd'hui, avec l'internationalisme croissant des affaires, les intérêts de tous les peuples sont à ce point enchevêtrés qu'un désastre pour l'un est un désastre pour tous. »

Et écrivons de nouveau, à son intention le mot de Pascal : « La Paix est le plus grand de tous les biens. »

La Paix est, en effet, la plus belle chose que l'on puisse désirer ici-bas.

Malheureusement, tant qu'il y aura un système économique qui permettra aux mineurs d'argent et aux grands brasseurs d'affaires de s'enrichir dans le sang et le malheur des peuples, il n'y aura aucune possibilité de paix.

Le problème de la paix est étroitement lié à l'anéantissement même de l'esprit mercantile, à la destruction du capitalisme.

Et cela ne se réalisera pas par des décrets et des conférences, si humaines et pacifiques soient-elles, mais seulement par la force d'organisation du prolétariat international.

LES CINQ FRANCS MENSUELS du quotidien anarchiste

TROISIEME LISTE DE LA 4e TRANCHE

Reçu par chèques postaux :

Adrien Cousin, à Aulnay-sous-Bois ; Neveu, à Saint-Cheron ; Volette, à Billancourt (2) ; Ernest Petit, à Fontenay-sous-Bois ; Marchenoir, à Orléans ; Bellon, Provost, versé par Le-masson ; Léonce Bonne, à Saint-Pol-sur-Mer ; Goirand, à Marseille ; Groupe des Amis du « Libertaire », de Bordeaux ; Dominique (2), Laussac, Bosc, Fernis, Tannion (1 fr.), Lapointe (1 fr.), Boniques, Chaimonnet (6 fr.), Brousse, Belloc, Clément, André, Bécos, Leroy, Lemaire (2 fr.), ensemble, 70 fr. ; Léon Deguile, à Oyonnax (2) ; Michel Joseph, à Tenay (2) ; Depied, à Gréoux-les-Bains ; Roussel ; Chabanis ; Sauvageon ; Tournèbise ; X. ; Triollet ; Bernard ; Versé par Benetière, à Saint-Etienne ; Bugnia Thomas (2) ; Vuillemin (2) ; Crémier, à Amiens ; Maurice Jamin ; André Agé ; E. Ternaud ; Reims ; Richard Julien ; Carrière Paul ; Campo ; Fauré Aimé ; Fétat ; Farré ; Baillo ; Pons Fleury ; à Arles (4) ; Giever ; Varlet ; Schmitt ; Ribero (2) ; Frémont ; Bachelier ; Lion Jean-Louis ; Groupe des Amis du « Libertaire », de Villeneuve ; Prunier ; Bédier ; Copan Espagnol, à Lyon (3) ; Dominique, ex-virier, Andrieux (2), Raitzon, X. ; Un Copain du Nord à Lyon, René de Lyon (2) ; Souscription Lamure juin-juillet (9) ; Ninon, La Seyne, versé par Gamba ; Magnot ; Brégeret, à Béziers ; Le Gall, à Doulaix ; Mezin, à La Rochelle ; J. C. Finistère, versé par Cornet ; Bonnet, à Angers ; Conly, à Saint-Priest ; Benet, à Sainte-Marie ; Jaquet, à Bourges (4) ; Bravo Manuel (2) ; Gilles, à Trélazé ; Claudine Collier ; Dugne (2) ; Dubois ; Doupeux ; Vergnaud ; Paganelli, à Marseille ; Sussan, à Alger ; Thieule, à Cournan ; Ch. Raphaël ; à Millau ; Michel Joseph, à Tenay (6) ; L. François, à Fontainebleau ; De Vlaeminck, à Béziers ; Pequeux, à Reims (2) ; Auroy (2) ; Claude, à Houilles ; Léon Brussey, juillet, à Pastourel, juillet ; Dominique Ludovic ; Le Lay Corentin ; Dupré E.-G. ; Dubois, à Wasquehal ; J. Ysebaert ; René Boute ; Groupe de Croix ; à Marseille ; Roche Meunier, Ruysschaert, Sartoris ; Chrysostome, à Bordeaux ; Eugène et Edmée, à Gien (2) ; Meuter et Arvant (2) ; Ollier, à Saint-Etienne ; Groupe de Roubaix (5) ; Honoré (2) ; Kas, de Roubaix (2) ; Vertreist ; Wasilaux ; Erminelli (2) ; Berionazzi, à Marseille ; Flament ; Wasquehal (2) ; Macagno, à Marseille ; Grandjean ; Plat Anais, à Fécamp ; Demichelis, à Salernes ; Michelotte, à Marseille ; Jehan Lavache, Daguebonne ; Desplanques, à Tourcoing ; Cuénol, à Lyon ; Mancel et sa compagnie, à Grenobles (2) ; Hiquet (2) ; Beauché, à Béthune ; Bony, à Béziers ; Guigon, à Robit ; Bochart ; Serenz, à Watrelles ; Delmotte, à Roubaix ; Landrand, à Saint-Maurice-d'Ardeche ; Bouquet, à Cadenet ; Antoine Antignac, à Bordeaux ; Siné Marcel, à Châteauroux ; Le Bognic, à Saint-Denis (2).

Total de la présente liste, 900 francs ; total des listes précédentes, 8.014 fr. 50 ; total à ce jour, 3.914 fr. 50.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 12 AOUT 1924. — N° 55.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

DEUXIEME PARTIE

Un grand homme de province à Paris

Madame de Bargeton surprit un des regards pétillants de Lucien ; elle l'observa et le vit plus occupé de la marquise que du spectacle. Elle se serait de bonne grâce résignée à être délaissée pour les cinquante filles de Danais ; mais, quand un regard plus ambitieux, plus ardent, plus significatif que les autres lui expliqua ce qui se passait dans le cœur de Lucien, elle devint jalouse, mais moins pour l'avenir que pour le passé.

— Il ne m'a jamais regardée ainsi, pensa-t-elle. Mon Dieu, Châtelet avait raison ! Elle reconnut alors l'erreur de son amour. Quand une femme arrive à se repentir de ses faiblesses, elle passe comme une éponge sur sa vie afin d'en effacer tout. Quoique chaque regard de Lucien la courrouçât, elle demeura calme. De Marsy revint à l'entracte en annonçant M. de Listomère. L'homme grave et le jeune fat apprirent bientôt à l'altière marquise que le garçon de noces endimanché qu'elle avait vu le malheur d'admettre dans sa loge ne se nommait pas plus M. de Rubempré

qu'un fils n'a de nom de baptême. Lucien était le fils d'un apothicaire nommé Chardon. M. de Rastignac, très au fait des affaires d'Angoulême, avait fait rire déjà deux loges aux dépens de cette espèce de monnaie que la marquise nommait sa cousine, et de la précaution que cette dame prenait d'avoir près d'elle un pharmacien pour pouvoir sans doute entretenir par des drogues sa vie artificielle. Enfin, de Marsy rapporta quelques-unes des mille plaisanteries auxquelles se livrent en un instant les Parisiens, et qui sont aussi promptement oubliées que dites, mais derrière lesquelles était Châtelet, l'artisan de cette trahison carthaginoise.

— Ma chère, dit sous l'éventail madame d'Espard à madame de Bargeton, de grâce, dites-moi si votre protégé se nomme réellement M. de Rubempré ?

— Il a pris le nom de sa mère, dit Anais

— Mais quel est le nom de son père ?

— Chardon.

— Et que faisait ce Chardon ?

— Il était pharmacien.

— J'étais bien sûr, ma chère amie, que tout Paris ne pouvait se moquer d'une femme que j'adopte. Je ne me soucie pas de voir venir ici des plaisants enchanter de me trouver avec le fils d'un apothicaire ; si vous m'en croyez, nous nous en irons ensemble, et à l'instant.

Madame d'Espard prit un air assez impertinent, sans que Lucien pût deviner en quoi il avait donné lieu à ce changement de visage. Il pensa que son gilet était de mauvais goût, ce qui était vrai ; que la façon de son habit était d'une mode exagérée, ce qui était encore vrai. Il reconnut avec une secrète amertume qu'il fallait se faire habiller par un habile tailleur, et il se promit bien d'aller le lendemain chez le plus célèbre, afin de pouvoir, le lundi prochain, rivaliser avec les hommes qu'il trouvait chez la marquise.

Quoique perdu dans ses réflexions, ses yeux, attentifs au troisième acte, ne quittaient pas la scène. Tout en regardant les pompes de ce spectacle unique, il se livrait à son rêve sur madame d'Espard. Il fut au-dessus de cette subite froideur, qui contrariait étrangement l'ardeur intellectuelle avec laquelle il attaqua ce nouvel amour, insouciant des difficultés immenses qu'il apercevait, et qu'il se promettait de vaincre. Il sortit de sa profonde contemplation pour revoir sa nouvelle idole ; mais, en tournant la tête, il se vit seul ; il avait entendu quelque léger bruit, la porte se fermait, madame d'Espard entraînait sa cousine. Lucien fut surpris au dernier point de ce brusque abandon, mais il n'y pensa pas longtemps, précisément parce qu'il le trouvait inexplicable.

Quand les deux femmes furent montées dans leur voiture et qu'elle roula par la rue de Richelieu vers le faubourg Saint-

Honoré, la marquise dit avec un ton de colère déguisée :

— Ma chère enfant, à quoi pensez-vous ? Mais attendez donc que le fils d'un apothicaire soit réellement célèbre avant de vous y intéresser. La duchesse de Chaulieu n'avoue pas encore Canalis, et il est célèbre, et il est gentilhomme. Ce garçon n'est ni votre fils, ni votre amant, n'est-ce pas ? dit cette femme hautaine en jetant à sa cousine un regard inquisiteur et clair.

— Quel bonheur pour moi d'avoir tenu ce petit drôle à distance et de ne lui avoir rien accordé ! pensa madame de Bargeton.

— Eh bien, reprit la marquise, qui prit l'expression des yeux de sa cousine pour une réponse, laissez-le là, je vous en conjure. S'arroger un nom illustre !... mais c'est une audace que la société punit. J'admets que ce soit celui de sa mère ; mais songez donc, ma chère, qu'au roi seul appartient le droit de conférer, par une ordonnance, le nom des Rubempré au fils d'une demoiselle de cette maison ; si elle s'est méallée, la faveur serait énorme, et, pour l'obtenir, il faut une immense fortune, des services rendus, de très hautes protections. Cette mise de boutique endimanchée prouve que ce garçon n'est ni riche ni gentilhomme ; sa figure est belle, mais il me paraît fort sot, il ne sait ni se tenir ni parler ; enfin il n'est pas élevé. Par quel hasard le protégerez-vous ?

Madame de Bargeton, qui renia Lucien comme Lucien l'avait reniée en lui-même, eut une effroyable peur que sa cousine n'apprit la vérité sur son voyage.

— Mais, chère cousine, je suis au désespoir de vous avoir compromise.

— On ne me compromet pas, dit en souriant madame d'Espard. Je ne songe qu'à vous.

— Mais vous l'avez invité à venir dîner lundi.

— Je serai malade, répondit vivement la marquise, vous l'en préviendrez, et je le consignerai sous son double nom à ma porte.

Lucien imagina de se promener pendant l'entracte dans le foyer en voyant que tout le monde y allait. D'abord, aucune des personnes qui étaient venues dans la loge de madame d'Espard ne le salua ni ne parut faire attention à lui, ce qui sembla fort extraordinaire au poète de province. Puis Châtelet, auquel il essaya de s'accrocher, le guffait du coin de l'œil et l'évitait constamment.

Après s'être convaincu, en voyant les hommes qui vaguaient dans le foyer, que sa mise était assez ridicule, Lucien vint se replacer au coin de sa loge et demeura, pendant le reste de la représentation, absorbé tout à tour par le pompeux spectacle du ballet du cinquième acte, si célèbre par son *Enfer*, par l'aspect de la salle, dans laquelle son regard alla de

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Mise en garde

La Centrale exécutive Parisienne de l'Association des Libérés met les organisations d'avant-garde en garde contre le citoyen Lucien Deudon, exclu de la 20^e section pour relations avec la police.

Pour la Centrale Parisienne :
Le Secrétaire : Ollivier.

La M. S. et les Jeunesses Syndicalistes

Dans sa réunion du 8 août, la Commission de travail de la Minorité syndicaliste révolutionnaire a étudié la question des « Jeunesses syndicalistes » et a adopté le point de vue suivant :

« La Minorité syndicaliste révolutionnaire ayant à déterminer son point de vue relatif aux « Jeunesses syndicalistes », fait siennes les résolutions adoptées par le Congrès des Jeunesses syndicalistes des 14-15 juillet 1923 et fixées comme suit dans ses lignes essentielles :

« Le Congrès national des Jeunesses syndicalistes, réuni à Lyon les 14-15 juillet 1923 :

Considérant qu'il est nécessaire, pour faciliter la propagande et le recrutement, de définir le rôle et le but des J.S. ; mais tenant compte des différences de situation existant entre les diverses régions et corporations, établit comme suit les lignes générales du programme des Jeunesses :

Les J. S. groupent dans leur sein tous les jeunes travailleurs manuels et intellectuels, sans distinction de sexe, de nationalité, de profession, ni d'opinion politique ou philosophique.

Elles ont pour but de donner à leurs adhérents une éducation morale, technique, syndicale et révolutionnaire et comme préoccupation de devenir la pépinière de militants, l'école des hommes qui seront capables de continuer l'effort de leurs prédécesseurs, de penser, d'écrire, d'extérioriser leurs idées et de connaître leur outil.

Leur recrutement sera assuré par la propagande quotidienne de leurs adhérents à l'atelier, à l'usine, au chantier, au bureau. Elles seront en rapports permanents avec les groupes de pupilles qui pourront être créés par les syndicats ouvriers.

L'éducation donnée par les J.S. doit être susceptible de former des militants dotés de connaissances générales suffisantes pour leur permettre de juger sagement les faits sociaux qui s'offrent à leur attention. Cette éducation est à base syndicaliste mais il est nécessaire de passer en revue et d'étudier les différentes théories ou idées politiques, scientifiques ou philosophiques. Elle est antireligieuse, antimilitariste et anticoolique.

Comprenant tout l'intérêt qui s'attache à l'éducation professionnelle, tant au point de vue de la défense ouvrière actuelle qu'au point de vue de la conquête future des moyens de production, elles demandent aux organisations syndicales, en les assurant de leur collaboration, de constituer des écoles où les jeunes ouvriers pourront acquérir les connaissances techniques indispensables.

Les J. S. entreprennent, selon leurs possibilités, l'éducation sexuelle en vue de l'hygiène, de l'égalité et de l'affranchissement des sexes.

L'action des J. S. sur le terrain économique réside dans leur participation aux mouvements d'offensive et de défensive de la classe ouvrière contre le capitalisme. N'étant pas des organismes de superjétation syndicale, les Jeunesses n'ont pas à soutenir de programme économique. Elles font confiance aux organisations adultes pour faire aboutir les revendications intéressantes particulièrement les jeunes ouvriers ; elles documenteront les syndicats sur les conditions de travail et les besoins des apprentis.

La Minorité syndicaliste révolutionnaire demande aux Jeunesses syndicalistes de se tenir en liaison étroite avec les syndicats, les U.D., les Fédérations, de façon à établir avec eux des liens de solidarité et à dissiper les malentendus qui peuvent se glisser entre elles et les organisations syndicales.

Verreries à l'index

Un différend existe entre les ouvriers et la direction des Verreries de Dornières (Nord) et de Calonne-Ricourt (Pas-de-Calais). Il ne faut pas s'y laisser. Quand le conflit sera aplani, les ouvriers verriers seront prévus.

Le Secrétaire régional : GODEAU.

La "Bataille Syndicaliste"

Le numéro 23, daté du 10 août, est paru. Au sommaire : Deux Révolutions : la française et la russe, de Marie et François Mayoux ; Pour les sœurs ; Qu'est-ce qu'un syndicaliste ? de P. Jouteau ; L'exploitation de la femme et de l'enfant, d'une syndicaliste ; Les Comités d'usines ; Le travail de nuit en boulangerie, de Rousseau ; Sémar et Moscou ; la « B. S. » tous les quinze jours ; Histoire de notre mouvement syndical ; Une éducation syndicale ; Etudes syndicalistes sur la production et la répartition ; Minorités de la Seine, des Bouches-du-Rhône, des P. T. T., de la Région ; Comité National du Bâtiment ; Echos et béchages ; Notes économiques ; Paroles d'autrefois ; Réflexions sur la violence. Le numéro : 25 centimes.

Nous prévenons les camarades que pour verser leur part d'« Ami de la B. S. » ; pour verser des abonnements, pour acheter un ou plusieurs numéros, pour en demander en dépôt, ils peuvent s'adresser à la Bourse du Travail, au S. U. E., quatrième étage. La camarade Plantelina, dactylo, recevra leur argent, leur délivrera des reçus, et leur remettra les numéros de la « B. S. ».

Après le Comité Général de l'U. D. U. de la Loire

Mon camarade l'Hérétique, pris ces temps-ci par des occupations particulières qui l'empêchent à son grand regret de ne pouvoir compléter les explications déjà données sur la campagne de calomnies déversées sur le compte de leurs adversaires de tendance, par d'authentiques militants syndicalistes, dans le journal l'Humanité, m'a prié de bien vouloir l'en suppléer.

Je vais donc, autant que je puis le faire, remplir la tâche qui m'a été confiée.

Tout d'abord, il me faut compléter son article concernant le C. G. de l'U. D. U. de la Loire en ce qui concerne les « arguments massues » qui devaient abasourdir complètement et faire rentrer dans leur coquille tout ce que le département de la Loire compte comme syndicalistes purs ou « anarcho-syndicalistes ». Bien entendu, après de pareils coups, ces mécréants devaient à jamais disparaître de la circulation pour céder la place qu'ils occupent dans les postes responsables du mouvement syndical, aux seuls véritables et authentiques syndicalistes que sont ceux qui prennent leurs mots d'ordre à Moscou, seul pays de la lutte de classes, ou à défaut au P. C. F. sa succursale dans notre pays.

Présent comme l'Hérétique à cette séance mémorable, j'ai prêté beaucoup d'attention aux détails qui s'y déroulaient, et je dois à la vérité de dire que j'ai été véritablement déçu et désillusionné par les discours des foudres de guerre de la tendance, appelée probablement par dérision syndicalo-communiste. Vraiment je m'attendais à ce que tout autre chose fut servie, car chaque fois que je voyais un de ces capitaines se lever pour prendre la parole, intérieurement je monosyllabais : « Ça... y... est... il... va... me... les... foudroyer ! » Aussi quel soupir de soulagement je poussais quand cet orateur s'asseyait. Ce qu'il pensait être des arguments substantiels, n'étaient que de simples bulles de savon qu'un moindre souffle d'air dissipait.

Passons maintenant aux articles ordures de l'Humanité. Tout d'abord, devons-nous nous étonner d'être qualifiés ainsi abominablement par de prétendus camarades de souffrance ? Non ! surtout quand on a connaissance des précédents du Rhône, du Vaucluse, des Bouches-du-Rhône, pour ne citer que ceux-là. Cette infamie campagne de presse n'a qu'un but : discréditer et déconsidérer leurs adversaires de tendances aux yeux des syndiqués mal renseignés, afin de conquérir la majorité là où ils sont minorité. Qu'importe le vide créé dans les organisations syndicales, l'essentiel est qu'ils parviennent à détenir la direction des organismes syndicaux pour leur faire servir aux intérêts d'un parti politique.

L'on nous y traite gentiment de « faux révolutionnaires ». Se sont-ils bien rendu compte ce qu'avait de ridicule pour eux une pareille affirmation ? Certainement que non, car ce titre sied à merveille à leurs directeurs de conscience.

La révolution, nous la concevons certes, tout autrement qu'eux. Nous la voulons faire avec des travailleurs, des producteurs comme nous ; non pas à la manière réactionnaire, c'est-à-dire renverser un gouvernement pour lui en substituer un autre duquel nous n'avons rien à attendre avec sa dictature qui persécute, qui tue pour asseoir sa domination ; qui décrète des lois sévères pour empêcher les hommes de pensée libre de faire se continuer l'évolution sociale et se poursuivre jusqu'à l'affranchissement du peuple qui peine, qui souffre et qui produit.

Cette nouvelle aristocratie soi-disant prolétarienne a déjà trempé sa base gouvernementale dans le sang ouvrier (Cronstadt, etc.) et elle ne parviendra plus à faire disparaître le mouvement d'opposition révolutionnaire.

Nous sommes des révolutionnaires mais pas à votre façon. Cela est vrai. « Vendus à la bourgeoisie » nous appelle-t-on aussi. C'est à pouffer de rire. Ça ne vaut même pas la peine qu'on s'y arrête quand on songe aux congratulations transmises par leurs maîtres au Mussolini persécuteur du prolétariat italien odieusement martyrisé, ou aux Mac Donald, Herriot et consort, dont ils ne se font pas faute d'attaquer pourtant leur ligne de conduite politique. Arlequins, pantins et funistes, voilà ce qu'ils sont.

Et j'en passe, ce serait trop long à tout reprendre. Pourtant il est utile de leur dire que leur jésuitisme ne parviendra pas à scinder la tendance du syndicalisme libre à Saint-Etienne et dans la Loire, malgré qu'ils écrivent hypocritement et malicieusement « qu'il y en avait parfois de sincères avec lesquels ils auront toujours plaisir à discuter ». La manœuvre est trop connue pour avoir chance de succès.

Employée au comité de grève lors du conflit de la métallurgie, elle réussit parfois à mettre en désaccord nos camarades de tendances pas assez perspicaces pour évaluer le piège. Ce passage de main dans les cheveux est périmé, il leur faudra chercher autre chose. Un nouveau grand maître en pédagogie qui s'est révélé tout dernièrement comme un ordonnateur de conseils, s'est sacré professeur de morale, mais d'une morale qui ne le dispense pas d'abreuer d'un style injurieux certains qui n'ont pas l'heur de lui plaire.

Ce pédant qui s'est fait connaître tout dernièrement traite nos camarades de « menteurs » et d'imbéciles. Evidemment tout le monde ne peut avoir l'intelligence de ce monsieur Quenten ; c'est son nom. Ayant dû parcourir la philosophie de Nietzsche, il s'assimila à la catégorie des hommes supérieurs ; et depuis, ce surhomme n'a plus que dédain et mépris pour ceux qu'il n'encaisse pas.

Gageons qu'il adhérerait plus tard au parti des compagnons de l'Intelligence que dirige Bouge et autres aristos ; à moins...

Et dire que ces procédés haineux, jésuitiques et calomnieux paraissent dans le journal fondé par Jaurès qui, quoiqu'on pense de ses idées, fut un grand idéaliste prêchant l'harmonie des efforts et la con-

fiance mutuelle, disant toujours avec la raison libre, réprouvant l'animalité et la bestialité, vieilles tares millénaires qui sommeillent encore dans le cœur d'hommes qui ne font rien pour s'en débarrasser et veulent prêcher la morale aux autres. Ces procédés sont une insulte à la mémoire de celui qu'ils accablent selon les circonstances, en citant à leur façon des textes de ces écrits ou discours. Arrière impudents calomniateurs, la morale ouvrière s'élèvera bien au-dessus de vos mesquines personnalités, et le Syndicalisme poursuivra son évolution en toute liberté et indépendance, malgré et contre vous.

LE MEGREANT.

Dans le S. U. B.

La propagande dans le Bâtiment. — La journée de huit heures est dans le Bâtiment une des questions primordiales dont il entend la mise en application. A cet effet des réunions de chantiers seront organisées ce soir :

Réunion des Chantiers Froment Clavier, Porte Montmartre ; Magisson, Porte Clignancourt ; Vve Pernet, Pont Clignancourt ; Ateliers de Serrurerie Behin, rue Angélique-Compoint ; Borderel, rue Damrémont ; rue Jean Dolfus, à 5 heures, à la Petite Porte Montmartre.

Un appel pressant est fait à tous les camarades syndiqués ou non. Les militants travaillant à proximité sont priés de s'y rendre.

Dans la Serrurerie. — Le conflit de la Maison Milinaire est terminé. Dans la réunion tenue hier, les camarades ont décidé de reprendre le travail, ils ont compris la nécessité de s'organiser et sans retard, pour obtenir des avantages au sein de la boîte. Victorieux ! les camarades ne le sont pas, Battus ! non plus, s'ils tiennent leurs promesses avant peu. M. Milinaire aura à compter avec eux. Venez donc tous à l'organisation.

Aux Menuisiers. — Notre profession à l'heure actuelle connaît une ère de prospérité, partout le travail donne à plein bras, il n'y a pas de chômeurs, au contraire, on manque de main-d'œuvre qualifiée.

Jamais période ne fut plus propice pour arracher un peu plus de mieux-être et de liberté à nos exploités. Il suffirait pour cela de sortir de notre torpeur et d'engager résolument une action virile. Le S. U. B. et la 13^e Région vont commencer cette semaine toute une série de réunions à la sortie des chantiers, lesquelles ont pour but d'arracher le respect de la journée de huit heures et le cahier de revendications.

Nous espérons que tous les menuisiers assisteront à ces réunions et que souvent se répercutera à travers les étages des chantiers et dans les ateliers, notre vieux cri de ralliement : « Copette ! Tout le monde en bas ! A la réunion ! »

Pour prendre toutes dispositions utiles pour la réussite de cette campagne d'agitation, nous vous invitons à assister à l'assemblée générale qui aura lieu Mercredi 13 août, à 18 heures, salle Henri Perrault, B. D. U.

Que pas un compagnon ne manque à l'appel.

Chez les Paveurs. — Les compagnons paveurs, aides et parties similaires travaillant sur la place de Paris et dans le département de la Seine, réunis en assemblée générale le dimanche 10 août, salle Jean Jaurès, Bourse du Travail.

Après avoir pris connaissance du silence observé par la Chambre patronale syndicale à leur égard, sur la lettre adressée le 1^{er} août 1924, déclarant vouloir faire aboutir leurs revendications qui sont de 5 francs de l'heure pour les compagnons et 4 fr. 75 pour les aides appartenant à la corporation. Constatant que l'attitude hautaine tenue par les patrons jette une profonde effervescence parmi les compagnons et les obligent à avoir une attitude pleine d'énergie, devant le refus des patrons d'entrer en pourparlers avec leurs délégués pour leur cahier de revendications.

En conséquence, de tous ces faits, les compagnons paveurs, aides et similaires décident à l'unanimité la diminution de la production et le boycottage par tous les moyens ; se séparent aux cris de : Vive le Syndicalisme !

Aux Charpentiers en fer. — Depuis quelques semaines, il n'est pas un singe, beau, vilain, bon ou mauvais qui ne nous ait pas accordé quelques satisfactions, mais aucune n'est encore en rapport au coût de la vie.

Nous ne pouvons et nous ne devons pas nous contenter de cela. L'action doit se continuer plus que jamais.

A la maison Derris-Berson, ancienne Maison Hamet, nous vous rappelons que tous les chantiers sont toujours à l'index et que pas un compagnon ne doit s'y présenter. Le chef-monteur Fau peut continuer son raccrochage ; si vous voulez continuer à y mettre encore un coup, cette boîte sera bien obligée de nous accorder la thune qui nous est nécessaire pour faire bouillir la marmite.

NOTA. — Le Conseil Syndical ne se réunira pas ce soir.

Charpentiers en bois. — Les camarades de la Section Technique des Charpentiers en bois réunie le 9 août (Bourse du Travail) constatant, avec plaisir la progression de la Section et principalement le retour des camarades qui ont été trompés par les dissidents.

Le bureau réformé est ainsi constitué : Secrétaire Général : Denis. Secrétaire Adjoint : Canonge. Conseil : Faure, Gautry, Coutant, Giraud, Splieler, Leamaul.

Contrôle : Villaine, Delille. Il est également adopté que les camarades qui ont quitté la section peuvent dès maintenant revenir, avec un simple transfert. (Décision du S. U. B.)

Pour soutenir votre "Libertaire" Amis lecteurs abonnez-vous !

Au Congrès International des Mineurs

Le Congrès International des Mineurs a eu une assez heureuse initiative : la création de nouveaux fonctionnaires, dont la mission sera de publier chaque trimestre des comptes-rendus sur le développement de l'industrie minière mondiale.

Ce serait même, paraît-il, un premier pas vers la création d'un office international de répartition du charbon.

Allons, ne désespérons pas ! Il y aura bientôt autant de fonctionnaires prolétaires que de fonctionnaires bourgeois. Et à défaut de peu et d'autre chose, c'est déjà un résultat.

La grève des fourreurs

Dans la fourrure, c'est le bon moment pour obliger le patronat à accorder de meilleurs salaires à ses ouvriers, car le travail ne manque pas. C'est pourquoi ces derniers ont pris soin de ne pas laisser passer l'occasion, et dès samedi dernier, nombre de maisons parisiennes sont entrées en mouvement. La grève menace même de s'étendre et de gagner la totalité des boîtes.

Les grévistes réclament six francs d'augmentation par jour pour les travailleurs des deux sexes.

Le paiement des jours de fêtes légales, et quinze jours de vacances par an. Semaine de quarante-quatre heures, et reconnaissance des délégués d'atelier.

Nul doute que si la grève se généralise, les grévistes n'obtiennent satisfaction sur tous ces points.

Notons également que le mouvement ne fait que commencer, et qu'il est favorablement accueilli par les ouvriers de toutes les maisons de fourrure.

A propos de la grève de chez Debard

Lecteur du Libertaire, et ayant assisté à une réunion de la Section Fonderie, au sujet de la grève Debard, je demandais les causes pour lesquelles le Libertaire n'avait plus de communiqué de cette grève.

Il me fut répondu que Cadot avait été « calomnié » dans ce journal, s'étant vu refuser ses colonnes pour répondre à son insulter.

Est-il vrai que l'on refusa à Cadot de se disculper ?

Quand ce point sera éclairci, j'espère que le Comité de grève de chez Debard enverra comme par le passé ses communiqués au Libertaire, et cela pour la bonne marche du mouvement.

P. GOURMELEN.

N. D. L. R. — Cadot a pu dire ce qu'il a voulu à la réunion de la fonderie, la moindre preuve aurait pourtant été plus utile que son affirmation.

D'abord il faut préciser. Quand et comment Cadot a-t-il été « calomnié » ?

Autre chose. En admettant que Cadot ait été critiqué dans le Libertaire, cela n'a rien à voir avec la grève de chez Debard, et Cadot n'incarne pas le mouvement. Voilà un personnage qui s'identifie trop facilement avec une grève, et qui préfère faire passer son amour-propre avant la réussite du conflit. L'attitude de Cadot peut être considérée d'ores et déjà comme un acte de dictature.

Aux grévistes et aux syndiqués d'apprécier.

POUR LES FETES DU 15 AOUT (les 15-16 et 17)

Grande balade champêtre organisée par le Groupe du 20^e à Ris-Orangis

Vendredi à 14 heures, Partie de Concert avec la Muse Rouge et les divers chansonniers. Les camarades musiciens sont priés d'apporter leurs instruments.

Pour l'heure des trains, consulter « Le Libertaire » des mercredis et jeudi.

Communiqués syndicaux

Lithographes. — Commission de contrôle ce soir, à 20 h. 30, au siège.

Papier-Carton. — Ce soir, à 20 h. 45, réunion du Conseil de la Papeterie, salle des Commissions, 3^e étage, Bourse du Travail.

Métaux (Section du Bronze). — Le secrétaire rappelle à tous les syndiqués que, en vue de la prochaine campagne de réunions à mener dans la corporation, il importe que tous les syndiqués suivent le plus possible les communications.

Nous rappelons que la permanence est tenue tous les lundis et mercredis, de 18 heures à 19 heures, et le samedi, de 14 heures à 15 heures, pour tous les renseignements.

Syndicat Unique des P. T. T. — Groupe de la Bourse :

Réunion ce soir, à 21 heures, café du Vaudeville.

Examen des propositions du Groupe confédéré : l'Unité à la Bourse ; traitements ; manutentions.

Jeunesses Syndicalistes. — Réunion extraordinaire du Comité d'entente, jeudi, à 20 h. 30, au siège.

Ordre du jour : le Congrès national. La présence de la Commission d'organisation du Congrès et celle de chacun est indispensable.

Ce soir, à 20 h. 30, au siège, réunion de la Commission des Jeunesses. Ordre du jour : Rapport des J. S.

Jeunesse Syndicaliste du 18^e. — Réunion mercredi, 39, rue Hermet, à 20 h. 30. Tous les copains sont priés d'être présents.

Ordre du jour : le Congrès national ; Nomination des délégués.

Jeunesse Syndicaliste des Métaux. — Réunion ce soir, à 20 h. 30.

Ordre du jour : Organisation du Congrès national ; nomination de deux délégués.

Travail urgent à accomplir. Présence indispensable.

Jeunesse Syndicaliste de Clichy. — Réunion le 13 courant, à 20 h. 30. Les camarades sont priés d'y assister.

Union Syndicale Autonome de la Gironde. — Réunion demain, à 20 h. 30, au Bar du Musée cours d'Albret.

Questions administratives : compte rendu des

démarches faites par le Bureau pour notre formation.

DANS LE S. U. B.

ORNEMANISTES. — Assemblée générale ce soir, à 18 heures, salle Pelloutier, Bourse du Travail.

PEINTRES. — Conseil ce soir, à 18 heures, au siège.

MENUISIERES. — Conseil ce soir, à 18 heures, bureau 13.

CARRELEURS-FAIENCIERS. — Réunion extraordinaire demain. Présence de tous indispensable.

PLOMBIERS-COUVREURS. — Réunion du Conseil à 17 h. 30, bureau 14, 1^{er} étage. Les camarades Corre et Charbonneau sont priés d'être présents.

JEUNESSE SYNDICALISTE DU BATIMENT. — Ce soir, réunion, Bourse du Travail, 6^e étage, bureau 13. La présence de tous est indispensable. Urgent.

La Vie de l'Union Anarchiste

Fédération de la Seine

Comité d'Initiative de l'Union Anarchiste et de la Fédération Parisienne. Ce soir, à 21 heures, 49, rue de Bretagne, réunion du Comité. Tous les groupes sont priés d'y envoyer leurs délégués. Ordre du jour : la situation du « Libertaire ».

Ecole du Propagandiste Anarchiste. — Les élèves et amis de l'Ecole du Propagandiste sont instamment priés d'assister à la réunion qui aura lieu demain 13 août, à 21 heures précises, 51, rue du Château-d'Eau, café Hutelet (métro « Château-d'Eau »).

Groupe Universitaire et des 5^e et 6^e. — Jeudi prochain, réunion habituelle, 6, rue Lambeau. Conférence dialoguée sur : « Communisme et Individualisme ».

Groupe Anarchiste de Pantin-Aubervilliers. — Le Groupe organise aujourd'hui, à 20 h. 30, un grand meeting, dans la salle des Conférences, square d'Aubervilliers, avenue de la République : La Vérité sur les bagues militaires et l'armistie. Concours assurés du camarade Cané, du Comité de Défense Sociale ; Brouchoud, des Réfractaires : d'un camarade de l'U. A. et de copains du Groupe.

Moyens de communication : ligne 50, place de la République-Aubervilliers ; métro, porte de la Villette.

Groupe de Romainville. — Ce soir, réunion habituelle du Groupe, salle de la Coopé, place Carnot, à Romainville, à 20 h. 30. A l'ordre du jour : la balade ; la propagande et la diffusion du « Libertaire ».

Province

Groupe d'Etudes Sociales de Troyes. — Réunion du Groupe ce soir, à 20 h. 30 très précises, salle 15, Bourse du Travail. Que tous les copains soient présents. Devant la censure du groupe des gauches, une action énergique ayant été décidée en faveur de l'amnistie, nous espérons qu'ils ne se déroberont pas.

Le maréchal Joffre (ce vieux chacal) devant venir à Bar-sur-Aube pour glorifier et perpétuer son assassinat collectif, les camarades se doivent de le recevoir comme il convient.

Groupe Anarchiste de Marseille (Bar Canals, 11, boulevard Dugommier). — Les compagnons et sympathisants sont informés qu'André Loutet fera, le vendredi 15 courant, à 20 h. 30, une causerie sur : « Une Révolution est-elle possible ? ».

Groupe de Lille. — Samedi dernier, sans aucun appel, nous étions assez nombreux au Groupe, mais ce n'est pas suffisant. Il faut que tous les camarades connus et inconnus assistent aux réunions, car nous venons de décider de redoubler d'activité, d'unir nos efforts, afin de faire pénétrer nos belles idées dans les cerveaux indociles jusqu'ici, mais aptes à recevoir la bonne semence.

Que personne ne boude, il y en a pour tout le monde.

Prenez bonne note que, demain soir, une causerie sera faite par Armande Marquette.

Rendez-vous à 19 h. 30, Grand-Place de Lille, car O.

Jeudi 14 courant, à 20 heures, 297, Léon Gambetta, à Lille, « Les Anarchistes et le milieu social », par Armand.

Le vendredi 15 courant, même adresse, rendez-vous des copains à 8 heures du matin pour la balade de Phalempin.

Groupe d'Etudes Sociales de Harnes. — Réunion le 15 août, à 7 h. 30, chez Martin Magniez, 3, rue du Quai, pour les camarades qui vont à la fête champêtre de Phalempin. La voiture partira à 8 heures.

Réunion du Groupe, dimanche 17 courant, à 17 heures. Que les copains pensent à la thune, le « Libertaire » a besoin de l'aide de nous tous.

Groupe Libertaire de Bordeaux. — Réunion administrative ce soir, à 20 h. 30, au Bar des Sports.

Le Comité d'organisation du Meeting convoque le Groupe pour fixer définitivement la date du meeting.

Présence de tous les camarades indispensable.

Groupe de Grenoble. — A partir de ce jour, les copains se réuniront tous les jeudis, place Saint-Bruno, 7.

Jeudi 14 août, à 20 h. 30, causerie par le camarade Gilles sur l'Anarchie.

Une autre question, dont il sera donné connaissance à la réunion, nécessitera la présence de tous les camarades.

Communications diverses

Ligue d'Action Anticatholique, Groupe de Paris et banlieue. — Réunion demain soir, à 20 h. 30, au Foyer Végétalien, 40, rue Mathis (métro « Crimée »).

Comité de Défense Sociale. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, rue de Bretagne, 49.

Présence indispensable.

PETITE CORRESPONDANCE

Covinhas. — Passe à la librairie le plus tôt possible. — Jouaux.

Gamarade désire rencontrer Cl. Chauvin. Fixer rendez-vous n'importe où, entre 18 h. 30 et 19 heures, par lettre déposée au « Lib. » — D. F.

Dom Bosco et Léon Ville, de la Muse du 13^e, sont priés de bien vouloir prêter leur concours à la balade du 15 août à Ris-Orangis.

Fleuret, chantier Bandoque. — Demande au frère de Dédé de m'apporter mon sac à la Bourse. Il m'est impossible d'y repasser. — Sarnin.

Jean Ripoll est prié de passer voir Guigui dans la journée, au 9 bis, rue de la Villette. Urgent.

Léauté est prié de se trouver ce soir, vers 21 heures, à la Librairie Sociale, pour y rencontrer Goutière.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : René DEVRY.

Imprimerie spéciale du Libertaire

10-12 rue Paul-Lelong, Paris.